



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

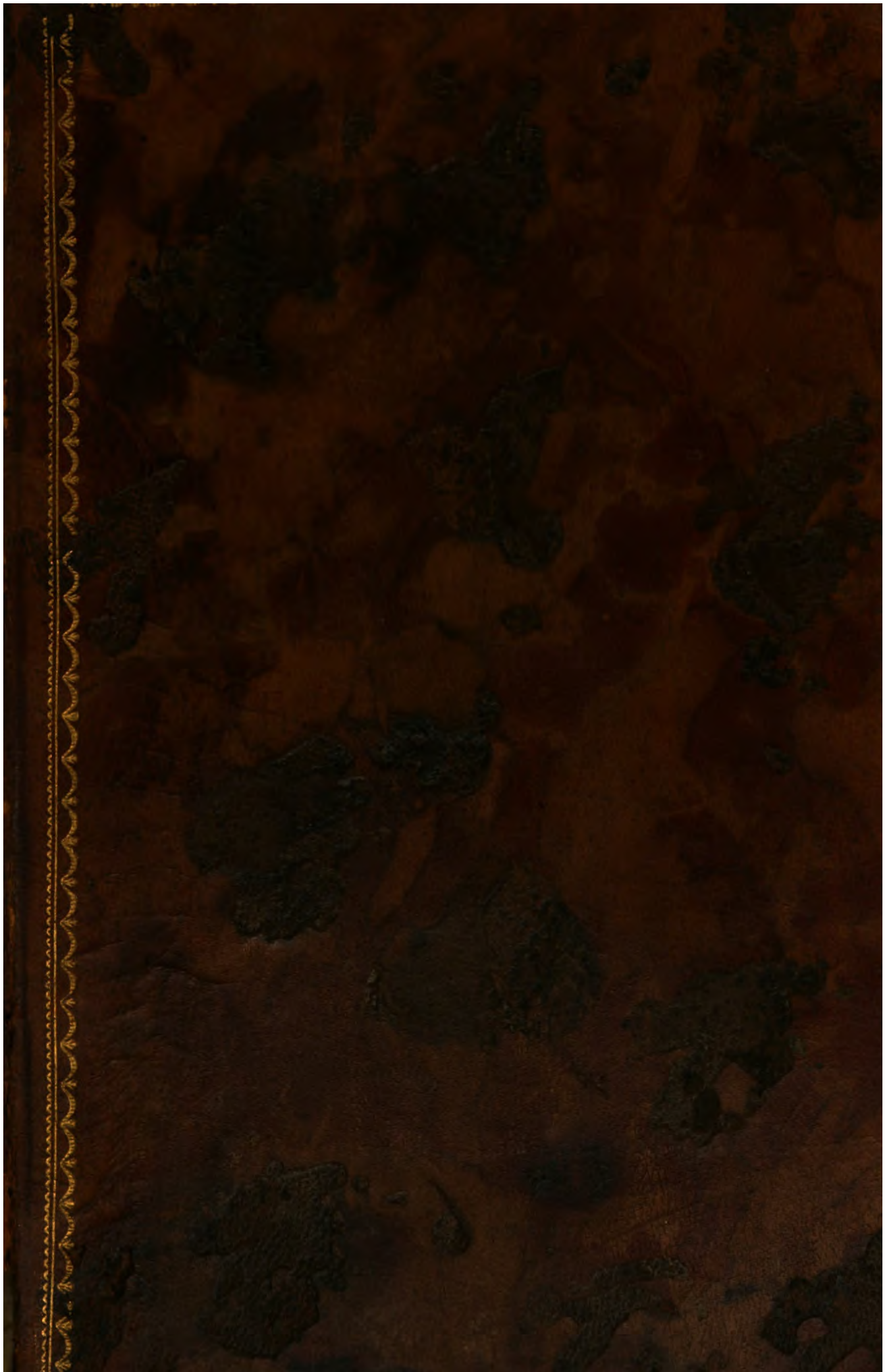
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

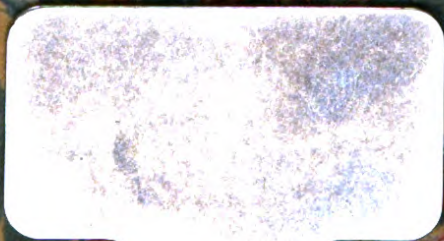


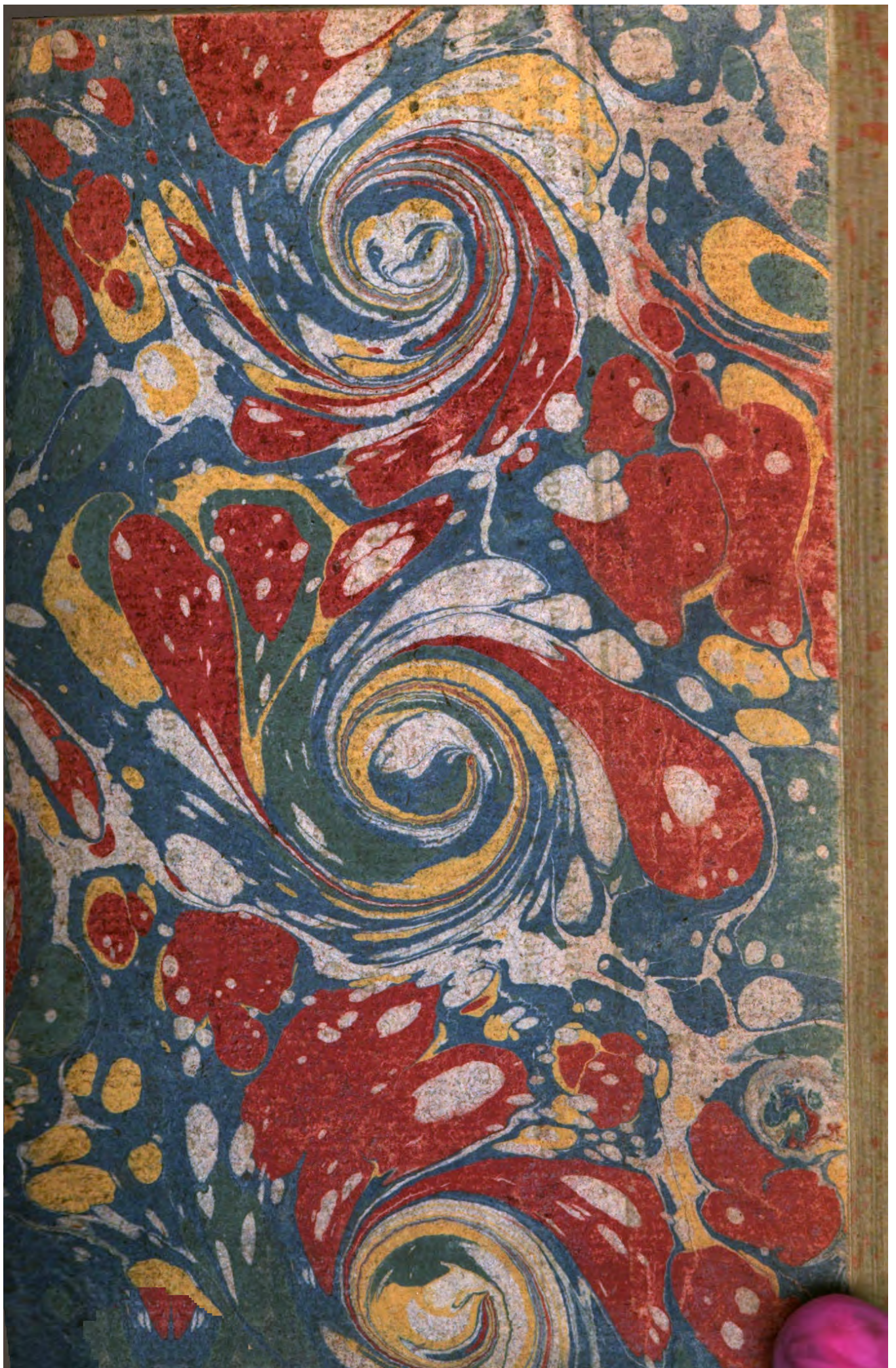
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet. Fr. II B. 1236





256 / 40

P O E S I E S

D I V E R S E S.

2 1 2 7 0 5

1 2 3 4 5 6 7 8 9 0

P O É S I E S

D I V E R S E S

D E M. D E B O N N A R D.



A P A R I S,

Chez D E S E N N E, Libraire, au Palais-Royal,

N^o. 1 et 2.

1 7 9 1.





NOTICE HISTORIQUE

Sur la Vie et les Ouvrages de
M. DE BONNARD.

Issu d'une famille noble du Duché de Bourgogne, Bernard de Bonnard naquit à Sémur en Auxois le 22 Octobre 1744, d'Emilian de Bonnard, Seigneur de Chassenai, et de Françoise Fournier. Né sans fortune, il fut heureux avant d'en avoir acquis : la nature le doua du premier de tous les dons, de celui qui remplace tous les autres, de l'art de se faire aimer. Ce précieux avantage, joint au talent de composer de jolis vers, fut la source de ses succès. Dès sa première jeunesse, il étoit chéri, non-seulement de sa famille, (la tendresse des parens est souvent aveugle) mais de ses maîtres et de ses compagnons d'étude, toujours

2 NOTICE HISTORIQUE

moins indulgens , enfin de tous ceux que les circonstances plaçoient autour de lui. Un esprit doux et conciliant , au défaut de la force du corps , lui donnoit déjà une sorte de domination sur ses jeunes condisciples , qui étoient surpris de ne jamais faire que sa volonté. Plusieurs d'entre eux , tout en convenant de cet empire qu'il exerçoit si naturellement , n'ont jamais pu le bien concevoir.

Après de bonnes études , faites en partie au Collège des Jésuites à Dijon , le Chevalier de Bonnard perdit son père à l'âge de 15 ans , et bientôt après sa mère , femme estimable et sensible , dont tout le bonheur consistoit à suivre les progrès de ce fils bien aimé. Jetté ainsi sur la mer orageuse du monde , dans l'âge où les passions commencent à se développer , l'honnêteté de son ame et un ami de son père furent les seuls guides qui le sauvèrent des écueils où tant de jeunes-gens font naufrage , malgré

SUR M. DE BONNARD. 3

les secours qui leur sont prodigués. Il avoit un frère dans l'Artillerie : l'amitié seule décida sa préférence pour ce service.

Dès qu'il eut obtenu des lettres d'Aspirant, on le vit se distinguer par l'amour de l'étude et la plus vive émulation. S'il est possible, dit-il, en quittant ses parens et ses amis, *d'être Aspirant, Elève et Officier dans un an, je vous donne parole de l'être.* Arrivé à Besançon à la fin de Janvier 1766, il travaille quatorze heures par jour, et ses progrès sont rapides à proportion. Le premier Avril, il est reconnu capable d'aller à Bapaume subir l'examen. En allant à cette ville, il tombe malade de fatigue et d'épuisement : la fièvre le quitte à force de quinquina : cinq jours seulement lui restent pour se préparer. Cent vingt concurrens se présentoient pour quatorze places : on le juge digne d'en avoir une, et il est reçu Elève au mois de Juillet. Alors il reprit

4 NOTICE HISTORIQUE

son plan de travail pendant six mois sans distraction : il fut trouvé si fort à l'examen , si supérieur aux autres Élèves , qu'il fut reçu le premier de tous ceux qui furent faits Officiers. Qu'on juge de sa joie et de celle de sa famille , quand il revint à Sémur ! Sa parole étoit plus que remplie : *il avoit été Aspirant , Élève et Officier en moins d'un an.* Ceux qui connoissent la sévérité des examens que subissent les Élèves de l'Artillerie et du Génie , savent qu'un tel triomphe tient du prodige. Nous sommes entrés dans ces détails , parce qu'il n'y en a pas de plus propre à montrer de quoi le Chevalier de Bonnard étoit capable , sur quelque objet qu'il voulût porter la justesse et la facilité de ses perceptions. Il n'avoit à cette époque que vingt-trois ans. Pendant son séjour à Besançon , le doux et invincible ascendant de son caractère ne tarda pas à se manifester , en lui gagnant l'estime et

SUR M. DE BONNARD. 5

l'amitié de toutes les personnes honnêtes , et de tous les gens de mérite avec lesquels il avoit quelque rapport. De ce nombre furent M. le Duc & Madame la Duchesse de Mortemart qui lui recommandèrent leurs enfans avec toute la sollicitude de la tendresse paternelle. Ces jeunes-gens alloient entrer dans l'Artillerie. M. de Bonnard étoit fait pour répondre à la confiance de leurs dignes parens , et pour en sentir le prix. Il fut bientôt l'ami de MM. de Mortemart ; et le tendre attachement qu'il sut leur inspirer , fut le principal moyen dont il se servit pour leur donner des conseils utiles , et les préserver de tous les dangers attachés à leur âge et à leur position. Il faut rendre à la famille de MM. de Mortemart la justice qui lui est due : elle n'oublia en aucun tems ce service essentiel ; quand il vint à Paris , M. de Bonnard fut logé à leur hôtel , et par-tout présenté comme leur véritable ami ; comme

6 NOTICE HISTORIQUE

celui qu'ils avoient choisi par reconnoissance, par inclination, sur-tout par estime. Personne aussi ne mérita mieux d'être l'objet de ces honorables sentimens : car personne ne s'attachoit plus fortement à ses amis. Il en acquéroit tous les jours, et il conserva tous ceux de sa première jeunesse (1). Le sentiment qui le lioit à quelques-uns d'entre eux ne peut se comparer qu'à l'amitié de *Montaigne* pour *la Boétie*.

Quoique très-répandu à Besançon et à Strasbourg, il n'avoit pas encore la réputation de composer des vers. S'il en avoit laissé échapper quelques-uns sans prétention, on les avoit pris comme tels, et ils avoient été peu remarqués. Il n'en fut pas de même de ceux qu'il adressa en 1770 à M. le Chevalier de

(1) MM. de Valfort, de la Chaise etc. M. de Valfort est le *nouveau Major*, et l'*Ami revenant de l'Armée*, qu'il a célébré dans deux de ses meilleures Epîtres.

SUR M. DE BONNARD. 7

Boufflers. Cette pièce eut un grand succès dans l'Almanach des Muses de 1771 où elle fut insérée. On fut surpris de la facilité avec laquelle un jeune Officier, jusqu'alors inconnu à la Cour et dans les Lettres, saisissoit tout-à-coup le ton exquis, les tournures délicates et flatteuses de celui qu'il paroissoit égaler en le prenant pour modèle. De ce moment, les vers du Chevalier de Bonnard furent au nombre de ceux que distinguoient le plus les amateurs ; et quand il vint à Paris quelques années après, il se trouva porté tout naturellement dans la société des hommes de la Cour les plus spirituels, et des poètes les plus aimables et les plus à la mode. Ce fut pour lui un surcroît dans les moyens de se faire rechercher. Les femmes, objets de ses hommages, en furent flattées ; les vrais connoisseurs estimèrent son talent : les autres le lui pardonnèrent, parce qu'il étoit reçu qu'un Officier pouvoit laisser courir dans

8 NOTICE HISTORIQUE

les cercles ou imprimer à son insçu ces jeux faciles de l'esprit , sans nuire à de plus sérieuses occupations : mais qu'il s'avisât de publier des Odes du grand genre ou des Poëmes en règle , il n'y avoit pas de milieu pour lui entre le génie et le ridicule.

L'Epître à un *nouveau Major* et celle à un *Ami revenant de l'Armée* , qui parurent les années suivantes dans le même recueil , ne firent pas moins de fortune parmi les gens du monde et parmi les gens de lettres. On trouva dans la seconde de ces deux Epîtres , qu'il n'est guères possible de peindre avec plus de vérité tout ce qu'éprouve un jeune-homme bien né , qui va rejoindre sa famille après une longue absence , ni d'une manière mieux sentie la réception attendrissante que lui font ses parens. Les personnes les plus honnêtes se joignirent à celles qui n'étoient qu'aimables pour applaudir à de tels tableaux. Ce

SUR M. DE BONNARD. 9

fut à cette époque que M. le Duc d'Harcourt , *grand seigneur , homme vertueux et d'un excellent esprit* , (ce sont les termes de M. de Bonnard lui-même) lui témoigna un intérêt et une amitié , qui , fondés sur l'estime , se soutinrent jusqu'au dernier moment. Mais qui le croiroit ? celle des pièces du Chevalier de Bonnard qui fit le plus de bruit à la Cour , fut le quatrain suivant , sur une exposition de porcelaines de Sèves dans les appartemens du Roi :

Fragiles monumens de l'industrie humaine ,
Hélas ! tout vous ressemble en ce brillant séjour :
L'Amitié , la Faveur , la Fortune et l'Amour
Sont des vases de porcelaine.

Ces vers sont agréables , mais n'ont rien de fort extraordinaire : leur succès le fut davantage. Ils ajoutèrent singulièrement à la réputation de M. de Bonnard (1). Tout sembloit lui sourire ; mais

(1) Au milieu de cet engouement qui auroit enivré

10 NOTICE HISTORIQUE

sa fortune n'en demeureroit pas moins toujours la même. » Quelquefois, dit-il dans ses *souvenirs*, le dégoût de l'ambition s'emparoit de moi... Les gens riches et les Grands n'ont pas d'idée de la médiocrité, du mal-aise des fortunes de Province. Ces chers Mortemart, en s'attendrissant un jour sur mon sort, disoient : ce pauvre Bonnard ! il n'est pas riche ; je parie qu'il n'a guères que cinq à six mille livres de rente. Ils furent bien étonnés, quand je leur dis que j'en avois beaucoup moins «.

Il paroît que dès ce tems-là, il tour-

tout autre à sa place, M. de Bonnard eut la sagesse et la force d'examiner ce qui lui manquoit, et de travailler à l'acquérir. » En 1774 et 1775, je me mis, dit-il, à lire de bons livres et à réfléchir sur mes lectures. Je m'instruisis de choses qu'il est honteux d'ignorer, et qu'on n'a pas grand mérite à savoir. Je disois à ce sujet-là : ma réputation a deux ans d'avance sur moi, je l'ai senti, et j'ai voulu me mettre au courant «.

SUR M. DE BONNARD. 11

noit ses vues vers l'éducation des Princes de la Maison d'Orléans. M. le Comte de M***. et M. de Buffon le décidèrent à faire des tentatives au Palais-Royal, et l'appuyèrent de tout leur crédit pour la fonction de Sous-gouverneur. Leurs recommandations l'emportèrent : M. de Bonnard fut préféré à tous ses concurrents, et la place de Gouverneur n'étant pas remplie, il se trouva à la tête de l'éducation des petits-fils du premier Prince du Sang. Il n'y avoit pas d'exemple d'un sujet aussi jeune, nommé à une place de cette importance : car M. de Bonnard n'avoit que 34 ans. Dès que ce choix fut déclaré, il s'éleva de toutes parts des cris d'approbation. Ses amis, (1) vinrent, pour ainsi dire, en corps

(1) Parmi eux, étoient MM. de Mortemart. Rien ne peint mieux ces dignes amis que ce que raconte M. de Bonnard lui-même dans les notes qu'il a laissées : » Au milieu de la joie qu'on me té-

12 NOTICE HISTORIQUE

remercier le Prince et la Princesse, et les féliciter, ainsi que M. le Duc d'Orléans. *Il faut bien que ce soit un bon choix*, répondoient-ils, *car tout le monde nous le dit*. Cependant M. de Bonnard, qui tenoit des notes sur ce qui lui étoit contraire, comme sur ce qui lui étoit favorable, ne dissimule pas que des personnes sévères taxèrent de légèreté le Prince qui mettoit, à la tête de

moignoit à l'hôtel de Mortemart, le Duc et le Marquis s'affligeoient entre eux. Vous voilà placé, me disoient-ils ! vous voilà en position d'acquérir une existence et de la considération, et nous n'y avons pas contribué!..... Rassurez-vous, excellens amis, leur répondis-je. Croyez-vous donc que ç'ait été pour moi un petit éloge et une légère recommandation que de paroître à Paris sous vos auspices, d'avoir été présenté par-tout et connu comme l'ami de Messieurs de Mortemart, c'est-à-dire de jeunes-gens de la Cour et de la Ville estimés comme les plus honnêtes et les plus vertueux? Certes! la plus grande louange qu'on m'ait donnée, est de dire de moi : c'est l'ami des Mortemart !

l'éducation de ses enfans, un jeune-homme connu seulement par quelques vers galans, imprimés dans les Journaux sous son nom. » En effet, poursuit-il, cette gloriole d'auteur n'est pas un titre auprès des gens sensés. J'ai trop d'obligation aux petits vers pour en dire du mal ; je leur dois ce que j'ai de réputation dans le monde ; ils m'ont fait connoître, et les circonstances ont fait le reste. Mais sans être ingrat envers son talent, on peut dire comme le Cardinal de B..... qu'on se sert des vers dans sa jeunesse comme d'un bâton pour sauter un fossé, et que quand le fossé est sauté, on laisse-là le bâton. Cependant, ajoute-t-il, avec une sorte de remords et comme un homme plein d'estime pour ce bel art de la Poésie, cependant il n'y a que le bâton qui reste :

Effugiunt avidos carmina sola rogos.....

Quoiqu'il en soit, il faut se conduire

14 NOTICE HISTORIQUE

avec discrétion, quand on a un talent de ce genre, arriver avec lui, et se fixer ensuite par des qualités plus solides ». Ce fut le parti que prit M. de Bonnard. Ceux-mêmes qui avoient blâmé sa nomination furent bientôt forcés d'y applaudir. On vit ce jeune Officier, qui sembloit ne s'être long-tems occupé qu'à tourner agréablement des vers, développer les vues les plus saines sur l'éducation des Princes, et ce qui est bien plus rare, le talent ainsi que la patience de les réduire en pratique; on le vit consacrer ses journées entières aux sérieuses fonctions qui lui étoient confiées, mettre tous ses soins à transformer pour ses Elèves le travail en plaisir, à les pénétrer du bonheur de faire le bien; à seconder la nature dans tout ce qu'elle leur avoit donné d'heureuses dispositions; à la redresser dans tout le reste avec autant de douceur que de persévérance. Un accord parfait régnoit entre les diverses

personnes qui coopéroient à cette éducation , et c'étoit encore l'ouvrage de M. de Bonnard. Enfin il avoit plus que jamais l'occasion d'exercer son grand talent : il se faisoit aimer , et tout devenoit facile. Il se plaisoit à croire qu'il pourroit démentir un jour ce qu'un important personnage , qui devoit s'y connoître , avoit avancé devant lui , non sans quelque vraisemblance , sur l'impossibilité d'un véritable succès dans l'éducation de cette espèce d'enfans qui savent que tout ce qui les environne n'opposera bientôt plus de résistance à leurs volontés. L'espérance , dont il se flattoit , augmentoit ainsi de jour en jour , lorsque Madame de G** , depuis Madame de S** , publia son *Adèle* , (au commencement de 1782.) Ce sont , comme l'on sait , des principes rigides et de jolis romans d'éducation ; une partie traite de celle des Princes : Madame de G** ne put se défendre de l'ambition d'en élever d'a-

16 NOTICE HISTORIQUE

près ses idées. Elle fut nommée , selon
qu'elle le desiroit , Gouvernante des en-
fans de la Maison d'Orléans : ensorte
que M. de Bonnard , s'il fût resté Sous-
gouverneur , se seroit vu forcé d'aban-
donner une méthode qui lui réussissoit ,
pour en essayer une autre qui lui sem-
bloit incertaine. Quelque chers que lui
fussent ses Elèves , qui lui rendoient
tout l'attachement qu'il avoit pour eux ,
obligé de renoncer aux nobles illusions
qui l'avoient soutenu dans ses travaux ,
n'espérant plus être utile , ni entre-
tenir au même degré cette harmonie
si desirable dans toute éducation dirigée
par plusieurs personnes , il prit le parti
de demander sa retraite. Ceux qui la lui
accordèrent s'honorèrent eux-mêmes en
honorant M. de Bonnard , et ne négli-
gèrent rien pour fléchir l'opinion publi-
que , dont la puissance commençoit à
être prépondérante sur les esprits , et
qui continuoit à être favorable à celui
qui

SUR M. DE BONNARD. 17

qui l'avoit le plus respectée. Rendu ainsi à l'activité du service, rendu à l'amitié, M. de Bonnard ne tarda pas d'être employé, dans la Province de Normandie, sous les ordres de M. le Duc d'Harcourt, dont l'estime et l'affection constante sont un grand éloge, et qui le reçut Chevalier de Saint-Louis au mois d'Août 1783. Il s'étoit marié depuis environ deux ans.

Madame de Bonnard avoit donné en assez peu de tems à son mari deux gages de sa tendresse. Alors tous ses projets, ses vœux, ses études eurent principalement pour objet cette intéressante épouse, dont le cœur répondoit parfaitement au sien (1), et ses deux fils dont il comp-

(1) Madame de Bonnard, dans la fleur de la jeunesse, et née avec tous les avantages, persiste à consacrer sa vie à l'espèce de culte qu'elle a voué à la mémoire de son mari. L'éducation de ses enfans est, avec le souvenir de leur père, l'unique objet de toutes ses pensées. (*Note de l'Editeur.*)

toit bien diriger l'éducation sans obstacle étranger. C'étoit avec ces êtres chéris qu'il satisfaisoit délicieusement ce doux besoin d'aimer qu'il avoit reçu de la nature... Sa perte vint de ce qui devoit assurer son bonheur. Dans un voyage qu'il fit en Bourgogne , il crut les circonstances favorables pour inoculer son fils aîné. Il avoit été lui-même inoculé deux fois. *Ma petite vérole prit ou ne prit pas*, dit-il dans ses papiers ; *j'eus les symptômes nécessaires aux époques du mal, et finalement je m'en crus quitte, et j'eus raison.* Dans cette persuasion qui finit par lui être si funeste, il obtint de ne pas quitter les deux Princes , ses Elèves, pendant tout le tems qu'ils avoient subi la même opération, et il étoit échappé au danger. Ce fut un motif de plus, pour ne pas laisser à d'autres le soin de veiller son fils. Enfin il étoit décidé qu'il périroit victime de l'amour paternel. La petite vérole qu'il

SUR M. DE BONNARD. 19

prit de son enfant, se mêla à une humeur de goutte à laquelle il avoit toujours été sujet. Il n'y eut bientôt plus d'espérance : il fut enlevé à sa famille et à ses amis le 24 Septembre 1784, à peine âgé de quarante ans, emportant avec lui des regrets et un souvenir qui ne seront de long-tems effacés.

Il faut avoir connu M. de Bonnard et avoir une idée de l'attachement qu'il savoit inspirer, pour s'en faire une de la douleur où furent plongés tous ceux qui avoient eu avec lui quelque liaison. Après un intervalle de plus de six années, le plaisir qu'ils éprouvent à s'entretenir de lui, quoique mêlé d'amertume, a toujours le même charme. Quelle a donc pu être la source d'un sentiment si honorable pour la mémoire de notre ami? (car celui qui a rédigé cette notice se plaît à croire qu'il a eu aussi quelque part à sa bienveillance). Une aménité qui étoit loin de ne consister que dans de vaines for-

mules de politesse, mais qui partoît d'une ame noble et sensible. Sans aucun dessein, les yeux du Chevalier de Bonnard se détournoient à l'aspect du vice ; tout ce qui étoit bon, tout ce qui étoit beau avoit une sorte d'attrait pour lui. Lorsqu'il rencontroit des talens, des vertus, un caractère estimable, il ne falloit qu'ouvrir les yeux pour voir le plaisir qu'il ressentoit à les faire valoir. » Dans le vrai, disoit-il naïvement à d'intimes amis, les hommes de génie, les hommes d'esprit, les femmes aimables mèneroient une vie assez douce, s'ils étoient assurés d'avoir toujours près d'eux des gens tels que moi. On est forcément reconnoissant pour celui qui ne cherche qu'à jouir, et à faire remarquer ce que les autres ont d'aimable ou de supérieur, qui sait l'apprécier et qui s'oublie presque toujours, qui connoît l'admiration et n'a jamais connu l'envie «. Telle étoit en effet l'heureuse singularité de son carac-

tère. Auprès des Grands, pour peu qu'ils eussent de droits à sa reconnoissance et à son estime, il étoit sans effort ce que les autres hommes feignent d'être presque toujours. On feint de les aimer, de les admirer, de leur être dévoué : M. de Bonnard ressentoit véritablement ces impressions ; et voilà pourquoi cet homme si aimable, qui manquoit rarement l'occasion de placer des propos délicats et flatteurs, ne fut pas même soupçonné d'adulation. La Nature l'avoit fait optimiste dans toute la force du terme (1) : aussi quand ce caractère fut mis au Théâtre, presque tous ses amis furent-ils frappés d'une ressemblance qu'ils auroient trouvée plus

(1) Une réflexion consignée dans ses *Souvenirs*, est bien d'un optimiste décidé. Il y parle d'un de ses parens mort depuis peu, et de tous ceux de la même branche qui étoient très-favorisés de la fortune : » Je leur ai peut-être obligation, observe-t-il, de ne m'avoir rien laissé, puisque s'ils m'avoient mieux traité, je ne serois pas où je suis «.

22 NOTICE HISTORIQUE

parfaite encore sous des traits plus nobles (1). Ce charmant caractère d'optimiste emporte avec lui l'amour de la paix, la bienfaisance et la sérénité : la physionomie du Chevalier de Bonnard en étoit empreinte à un tel point, qu'une femme qui l'avoit anciennement connu, demandant un jour de ses nouvelles et ne se rappelant pas son nom : *celui*, dit-elle, *qui est si heureux*. Mais le grand avantage de ces sortes de naturels est de rendre heureux aussi tous ceux qui les approchent.

Il ne nous reste qu'à dire un mot des Pièces de vers qui composent ce petit volume. Nous avons cherché à deviner les intentions de M. de Bonnard, et à conserver celles qu'il auroit lui-même publiées. Quoique les circonstances sem-

(1) On est loin de blâmer l'Auteur, qui en ennobliant son personnage, l'eût rendu probablement moins comique.

SUR M. DE BONNARD. 23

blent peu favorables à ce genre de production , on a lieu d'espérer que ceux qui , au milieu des orages , cherchent encore quelques momens de distraction dans la culture du plus beau des arts , ne parcoureront pas ces poésies sans intérêt. La tournure en est spirituelle et délicate , le ton distingué. Ce qui les différencie de la plûpart des autres vers composés à la même époque , c'est que le naturel et la vérité n'y sont jamais sacrifiés à un coloris trop brillant. Personne d'ailleurs ne fut plus éloigné que M. de Bonnard d'adresser des vers galans à des Iris purement poétiques. L'amour , l'amitié , la reconnoissance pour les services qu'il avoit reçus , l'enthousiasme pour tout ce qui lui sembloit digne d'éloge ; telles étoient ses passions favorites : elles respirent dans ses écrits. Quand son cœur étoit trop plein , il l'épanchoit soit dans des vers qui en sortoient sans peine , soit dans des espèces de *souve-*

24 NOTICE HISTORIQUE

nirs (1) que nous avons eu occasion de citer plusieurs fois, et qui sont un de

(1) Nous ne pouvons résister au plaisir d'en rapporter encore un fragment. C'est un de ceux où l'on retrouve le plus l'âme de M. de Bonnard; nous n'y changerons pas un mot :

» On ne croit plus aux grandes choses, à ce qui est honnête, à ce qui est beau, à ce qu'on admire dans l'antiquité, au sacrifice de son intérêt, de sa vie, à l'abandon de soi-même pour l'utilité de son pays et des hommes. L'enthousiasme est presque devenu ridicule. Si un jeune-homme dit qu'il eût été Romain à Rome, Spartiate à Lacédémone, qu'il sacrifieroit encore sa vie et son bien pour son pays, on ne le croit pas, on en rit, et on lui prédit qu'il changera..... Il faut mourir pour persuader de grandes choses, et après cela on calomnie votre mort et votre vie. Quel siècle que celui où l'on ne croit plus à la vertu, à l'enthousiasme de l'amitié, à ce qui est beau, à ce qui est honnête! Platon! qu'est devenu ce beau moral pour qui tu as enflammé ma jeune ame? O Brutus! ô Caton! est-il bien vrai qu'il soit impossible de vous ressembler?..... Je disois hier que je donnerois volontiers ma vie pour de l'argent, si la somme étoit forte, si j'avois la liberté d'en disposer en actes de

SUR M. DE BONNARD. 25
ses plus précieux héritages. L'extrême
négligence avec laquelle ils sont jettés

bienfaisance générale et particulière, en établissemens utiles, ou pour enrichir mes amis et soulager un grand nombre de malheureux, enfin pour être utile : on se moquoit de moi, on ne me croyoit pas..... Eh quoi ! je m'expose à mourir obscur et ignoré, et je n'achetterois pas de ma mort la gloire d'être long-tems utile !..... Je disois que si je gagnois cent mille écus à la loterie, j'en donnerois la moitié pour bâtir le pont de Sémur en Auxois, c'est-à-dire pour faire la dépense la plus avantageuse au pays qui m'a vu naître ; que je partagerois le reste avec mes frères : on ne me croyoit pas..... Que je serai vil à mes yeux, le jour où ces grands sentimens cesseront d'élever mon ame ! Que je meure avant le jour où je ne serai plus capable d'une action généreuse, d'un dévouement noble !..... Entendez-vous ce qu'on dira de vous, quand vous n'y serez plus ? — Qu'en ai-je besoin ? Eh bien, oui ! je l'entendrai ; mon ame jouira encore du bien qu'elle aura fait ; et quand l'homme mourroit tout entier, quel moment dans la vie est comparable à celui où l'on jouit de la volupté qu'on ressent à faire une belle action « ?

26 *NOTICE HISTORIQUE, etc.*

sur le papier , prouve qu'ils n'étoient faits que pour lui seul. A peine les objets qu'il vouloit se rappeler y sont-ils indiqués : mais ses vœux et ses affections y sont répandus avec abondance. C'est-là qu'on retrouve *les rêves* de ce véritable *homme de bien* , ses sentimens élevés , les bien-faisans projets dont l'idée le tourmentoit et dont l'exécution devenoit pour lui un besoin. On y suit les plus secrets mouvemens de son ame , qui tous gagneroient à être révélés. Ces fragmens épars ne sont malheureusement pas susceptibles d'être rendus publics : rien n'auroit mieux completté l'hommage que nous avons tâché de rendre à sa mémoire , et n'auroit été plus propre à augmenter les regrets sur la mort prématurée de cet homme vertueux si prévenu en faveur des êtres de son espèce , et dont le plus vif desir a toujours été d'être à portée de leur faire du bien.



POÉSIES DE M. DE BONNARD.

É P I T R E

A M. le Chevalier (1) DE BOUFFLERS.

TES voyages et tes bons mots,
Tes jolis vers et tes chevaux
Sont cités par toute la France;
On sait par cœur ces riens charmans,
Que tu produis avec aisance;
Tes pastels frais et ressemblans
Peuvent se passer d'indulgence:
Les beaux-esprits de notre temps,
Quoique s'aimant avec outrance,
Troqueroient volontiers, je pense,
Et leurs drames et leurs romans,
Pour ton heureuse négligence,
Et la moitié de tes talens.

(1) Les Titres n'étoient pas encore supprimés.

Mais, pardonne-moi ma franchise,
Ni tes tableaux, ni tes écrits
N'équivalent, à mon avis,
Au tour que tu fis à l'Eglise.
Nos Guerriers, la Ville et la Cour,
Admirant ta métamorphose,
Battirent des mains tour-à-tour;
La Gloire en sourit, et l'Amour
Crut seul y perdre quelque chose.

ON a tant célébré Grammont,
Son esprit, sa gâité, ses graces :
Il revit en toi; tu remplaces
Le héros de Saint-Evremont.
Les ris le suivirent sans cesse,
Et sur son arrière-saison,
Semèrent des fleurs à foison,
Comme aujourd'hui sur ta jeunesse.
En vain le Temps, de son poison,
Voudrait amortir ta saillie :
Tu donnerois à la raison
Tous les grelots de la folie.

Jouis bien d'un destin si beau;
Sûr de plaire et toujours nouveau,
Brille dans nos camps, à Cythère;
Chante les plaisirs et Voltaire;

Lis Végèce, Ovide et Folard,
 Et vois les lauriers du Parnasse
 Unis aux palmes de la Thrace
 Couvrir ton bonnet de houzard.
 Garde ton goût pour les voyages ;
 Tous les pays en sont jaloux,
 Et le plus aimable des foux
 Sera par-tout chéri des sages.
 Sois plus amoureux que jamais ;
 Peins en courant toutes les Belles,
 Et sois payé de tes portraits
 Entre les bras de tes modèles.

R É P O N S E

De M. le Chevalier DE BOUFFLERS.

ON me l'avoit bien dit : tout flatteur est pervers ;
 Et le miel qu'il répand est un poison caustique.
 En feignant d'admirer mes vers,
 Les vôtres en sont la critique.
 Vos éloges ne m'offrent rien
 Dont ma vanité ne s'attriste ;
 Vous me louez beaucoup : mais vous louez trop bien,
 Et je me sens battu par mon panégyriste.

A M. LE MARQUIS DE *** ,

*La veille de son départ de Strasbourg, de la part
de sa Maitresse.*

Nous t'aimons, et tu pars! ton ami, ta maîtresse ,
Réclament tes derniers adieux.

A qui donneras-tu le moment qu'on te laisse?
Pour accorder leurs droits, viens souper entr'eux deux :
Sur leurs fronts obscurcis, viens lire leur tendresse ;
Et, dût ton cœur, hélas! y manquer chaque jour!
Par des sermens au moins viens tromper leur tristesse ;
Viens jurer que, malgré les honneurs et la Cour,
La beauté, les plaisirs, ta jeunesse et tes charmes,
Tu n'oubliras jamais qu'en quittant ce séjour,
A l'amitié tu vis verser des larmes,
Et gémir tendrement l'amour.

DISTIQUE

Pour le Portrait de M. le Comte DE BUFFON.

PEINTRE de la Nature et sublime comme elle ,
Son tableau doit durer autant que le modèle.

A M. LE COMTE DE B.....

D'UNE tranquille indifférence,
 La raison souvent doit s'armer;
 Il faut voir avec patience
 Ce que l'on ne peut réformer.
 Le Temps rapide qui sans cesse
 A grands pas s'éloigne de nous,
 Emporte hélas ! avec vitesse
 Nos plaisirs si courts et si doux.
 Dans sa course toujours nouvelle,
 Loin d'être jamais arrêté,
 La triste voix qui le rappelle
 Augmente sa vélocité.

IL est trop vrai : nous finissons
 Presqu'au moment qui nous voit naître,
 Entre les jeux et les chansons,
 A peine hélas ! nous commençons
 A sentir la volupté d'être :
 La raison vient nous apparaître,
 L'ennui la suit, - nous vieillissons.
 Mais il est toujours pour le sage
 Des fleurs en toutes les saisons,
 Et le plaisir a plus d'un âge.

Quand vous jouissiez autrefois
Du beau talent d'être volage,
Avoir deux femmes, souvent trois,
N'étoit pour vous qu'un badinage.
Vous en aimiez auprès des Rois,
A Paris et même au Village,
Les trompant toutes à la fois.
Vos desirs satisfaits sans cesse
Renaissoient pour se varier :
Chaque jour nouvelle maîtresse,
Chaque jour nouveau créancier.
Pour vous guérir de cette yvresse
Qu'il n'est pas aisé d'oublier,
Un vieux oncle en mourant vous laisse
Château, terres et mobilier.
Je sais ce que vous allez faire :
D'abord calculer et payer,
Changer, bâtir, jeter par terre,
Comme le doit un héritier :
Puis, au lieu de la pruderie,
De l'imposante gravité
Qui toujours conte et nous ennuye
Des vieux faits de sa vanité,
Dans votre séjour enchanté
Unir en bonne compagnie
Les bons mots, la douce gaité,

A la Jeunesse, à la folie,
Et sur-tout à la liberté.
Comte, entre nous, si quelque Belle
Vouloit vous aimer tendrement,
Ne pouvant plus être inconstant,
Vous feriez bien d'être fidèle.
On revient de l'ambition;
De chimeres long-temps avide,
A rire de l'illusion,
Notre esprit enfin se décide;
Tout ce qu'on nomme passion
Dans le cœur ne laisse qu'un vuide;
L'amitié seule le remplit;
Du sage elle entend la prière,
Vient régir son ame, y survit
A la vanité mensongère,
Et ne garde dans son réduit
Qu'un peu de place pour son frère,

A MADAME P.....

JEUNE et belle P..... nous vous rendons les armes ;
Vous soumettez par les talens
Celui qui résiste à vos charmes ;
Vous flattez à la fois l'esprit , l'ame et les sens ,
Que j'aime votre voix unie avec la lyre !
Je pleure et je gémis lorsque vous gémissiez ;
Docile à vos accens , mon ame se déchire ,
Se calme , s'attendrit à vos sons nuancés ;
Elle s'épanouit quand je vous vois sourire ,
Elle applaudit aux vers que vous embellissez ,
Je ne tenterai point de chanter votre empire ;
Qu'exprimeroient des vers trop foiblement tracés !
Et d'ailleurs que peut-on vous dire ,
Pour jamais vous en dire assez ?

IMITATION DE L'ODE IX.

Du troisième Livre d'Horace.

H O R A C E.

QUAND tu m'aimois, quand tes yeux pleins d'yvresse,
Nos plaisirs, tes sermens m'assuroient de ta foi,
Quand d'un rival tu fuyois la tendresse,
Quel Monarque jamais fut plus heureux que moi ?

L Y D I E.

Quand à tes yeux, moi seule j'étois belle,
Quand ton amour étoit égal au mien,
Quand tu fuyois, Cloé, quand tu m'étois fidèle,
Le ciel le sait, je ne désirois rien.

H O R A C E.

Cloé me tient sous son empire;
Sa beauté, ses talens serrent nos doux liens;
Sa voix, pour les chanter, s'accorde avec ma lyre:
Ah! pour sauver ses jours, je donnerois les mers.

L Y D I E.

L'amour à Calais me lie;
Nos deux cœurs sont unis par un nœud éternel;

C 2

Si ma mort répétée ajoûtoit à sa vie ,
Que j'aurois de plaisir à le rendre immortel!

H O R A C E.

Mais si quittant ma nouvelle maitresse...
Si l'Amour aujourd'hui te rendoit ton amant!
Si jurant à tes pieds de t'adorer sans cesse,
J'expiois par mes pleurs une erreur d'un moment!..

L Y D I E.

'Ah! que tu connois bien le pouvoir de tes larmes!
Tu fus jaloux, trompeur, et tu me fais la loi:
Malgré Calais et ses charmes,
Je ne puis vivre et mourir qu'avec toi.

A M O N S I E U R B*.

En lui donnant du Vin de Bourgogne.

LE voilà ce vin qui produit
Tant d'effet sur nos pauvres têtes!
Des gens d'esprit il fait des bêtes,
Des sots il fait des gens d'esprit.
Il charme la beauté sauvage;
Les plus sages il les rend fous;
Bois-en, Beauver, et montre-nous
S'il pourroit d'un fou faire un sage.

A M. DU P... D...

Capitaine d'Artillerie à l'Armée de Corse.

HONNEUR aux Vainqueurs de la Corse!
Malgré leur isle et ses cailloux,
Nos ennemis ont du dessous:
Le vrai courage fait la force.
Quant aux femmes de ces hiboux,
Qui, dit-on, n'étoient pas cruelles,
Ami, je suis fâché pour vous
Que vous n'avez rien fait pour elles.
Je sais qu'elles n'étoient pas belles:
Mais quoi! faut-il tant d'agrémens,
Tant de graces, tant de jeunesse,
Pour avoir des droits sur vos sens?
On ne doit connoître à vingt ans
Ni de laideur, ni de vieillesse.
Je dis plus: braver la laideur,
Au plaisir préférer la gloire,
Caresser un objet d'horreur,
C'est remporter une victoire;
Et pour un François plein d'ardeur,
De courtoisie et de valeur,
Seroit-ce donc la mer à boire?

Vous savez ce que fit Robert
Pour cette bonne Fée Urgelle;
De tout ce qu'il avoit souffert,
Il fut récompensé par elle.
Ah! que n'étiez-vous plus galans!
La Corse eût chéri la mémoire
De ces aimables insolens,
Qui savoient rire, vaincre, boire,
Et faire de jolis enfans.
Le sexe en eût écrit l'histoire;
Et les filles de soixante ans,
La lisant et n'osant la croire,
Auroient regretté le bon tems.
Mais votre respect malhonnête
Vous brouille avec tout ce canton:
Dans un siècle, en hochant la tête,
Au souvenir d'un tel affront,
» Ils savoient vaincre, dira-t-on,
» Mais non jouir de leur conquête.

É L É G I E.

FUYEZ, importune Clarté!
De ton manteau, Nuit, viens couvrir la terre;
Que les plaisirs, enfans du doux mystère,
Règnent toujours en ton obscurité!
A la pudeur tu sais ravir ses armes;
Ton voile aide l'amour à vaincre la beauté,
Et ton ombre pleine de charmes
Est le jour de la volupté.

QUE ne te dois-je point? En ma simplicité,
Les peines d'un amant qui tremble, doute, ignore,
Peut-être, ô Nuit, sans ta faveur,
Je les ressentirois encore!

L'aveu d'un sentiment qui fait tout mon bonheur,
Ce secret dont Zirphé redoutoit de m'instruire,
C'est toi qui le laissas échapper de son cœur.
Enfin, graces à toi, dans ce cœur je puis lire!
Triomphe de l'amour, instant délicieux!
Ni les revers du sort, ni les glaces de l'âge,
Ni le tems, ni les Dieux,
Ne pourront de mon ame effacer votre image!
J'étois près de Zirphé: des pleurs mouilloient mes yeux;

Ma main quoiqu'en tremblant osoit presser la sienne ;
Mon genou sur le sien s'appuyoit foiblement ;
Quelques mots, qu'étouffoit une voix incertaine,
Lui peignoient mes desirs et mon égarement ;
Inquiet, interdit, ne respirant qu'à peine,
J'attendois mon arrêt... mais seroit-ce une erreur ?
C'est Zirphé, c'est sa main qui répond à la mienne...
En croirai-je mes sens ? est-ce un rêve enchanteur ?

Zirphé partageroit ma flamme !

Brûlant, muet, embarrassé,

Toutes les passions que peut éprouver l'ame
Combattoient à la fois dans mon sein oppressé.
Je touchois au bonheur, et je n'osois le croire.
Amour vit les transports dont j'étois agité ;
Il vit que mon triomphe importoit à sa gloire ;
Il aida ma timidité ;
Zirphé par un soupir annonça ma victoire ;
Et tel fut le signal de ma félicité.

EN adorant Zirphé, certain de sa tendresse,
Rempli de mon bonheur, entraîné par l'ivresse
De l'excès de la crainte à la témérité,
Dans mes bras égarés je saisis ma maitresse ;
Je ravis deux baisers qui me furent rendus.

Dans ces baisers, nos soupirs confondus...

Combien, charmante Nuit, j'ai béni ton ouvrage!
Ah! que Zirphé pour moi n'ait pas d'autre langage!
Je voulois un aveu, je n'en exige plus.

L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

FILS des sens, et tyran des cœurs,
Tendre, brillant, vif et volage,
Nourri de plaisirs et de pleurs,
L'Amour est le dieu du bel âge.

L'AMITIÉ paisible a son tour;
Ses fruits sont les fleurs de l'Automne;
Son règne dure plus d'un jour,
Et promet moins qu'il ne nous donne.

AUX premiers rayons du Printems,
On voit la rose purpurine
Flatter les yeux quelques instans,
Et se flétrir sur sa racine.

MOINS orgueilleuse en sa couleur,
L'immortelle plus tard éclore,
Des hyvers bravant la rigueur,
Voit cent fois l'âge de la rose.

A M. D E V

Qui avoit adressé des Vers à l'Auteur.

QUE vos airs sont doux et touchans !
Je les écoute et les envie ;
Mon esprit admire vos chants ,
Mais mon cœur seul vous remercie ;
Loin d'Apollon et de sa Cour ,
Plaisirs , beaux arts et poésie ,
J'ai tout quitté jusqu'à l'amour.
Adieu , trop aimable folie !
L'ordre bizarre du destin ,
Au lieu d'un luth plein d'harmonie ,
Aujourd'hui me remet en main
Le compas glacé d'Uranie.
Quand timide calculateur ,
Je cherche à mesurer l'espace ,
Prenant l'Amour pour conducteur ,
Montez hardiment au Parnasse ;
Tenez-y de plein droit la place
Que je n'obtins que par faveur ;
Et dans ce séjour enchanteur ,
Parlez souvent avec Horace
De son ancien admirateur.

A MADAME DE.....

En lui envoyant les Cœurs du Chevalier de Boufflers,

SI l'on en croit ces vers charmans,
Boufflers est en amour un Matérialiste.
Que n'ai-je encor mes dix-sept ans!
J'aurois trouvé mon moraliste ;
Notre ame alors est dans nos sens ;
Le tems qui fait tout l'en dégage ;
Il épure nos feux qu'il rendra moins ardens ;
De nos sensations il fait des sentimens ,
Et l'homme plus heureux jouit de son ouvrage.
OUI, sans doute, le cœur qu'a célébré Boufflers ;
A ma combustible jeunesse
Commandoit à tort à travers.
L'âge m'a fait présent d'un cœur d'une autre espèce.
C'est à lui que je dois mes plaisirs et mes vers ;
Il est sensible et tendre avec délicatesse ;
Esprit, graces, talens, tout a sur lui des droits :
Mais parmi cent objets, son tact avec justesse
Sait en distinguer un qu'il doit aimer sans cesse ;
Il parle, et l'autre cœur obéit à sa voix.

POUR jouir d'une double ivresse,

Ici bas tout mortel a-t-il deux cœurs en soi ?
J'en ai douté long-temps, Zulmé, je le confesse ;
Mais j'en suis assuré depuis que je vous voi.

A M. D E P Abbé de F.

Qui avoit écrit à l'Auteur pour sa Fête.

DE votre saint je n'ai pas lu la vie,
Mais sûrement il ne vous valoit pas.
Mon gros Bernard depuis quinze ans m'ennuye ;
Je ne veux plus le fêter ici bas.
Vous qui n'avez froc, ni cordon, ni haire,
Aimable Abbé, devenez mon Patron.
Ai-je besoin d'un brevet du Saint-Père,
Pour révéler, pour chérir votre nom ?
Vous avez tout, puisque vous savez plaire.
Soyez mon saint, mais soyez-le long-tems,
Et s'il le faut pour le bien de la chose,
Mes petits-fils, à Rome, dans cent ans,
Se chargeront de votre apothéose.

LE VOYAGEUR.

COMME un malheureux Ecuyer,
Qui, sans argent et sans bagage,
Cherche par-tout son Chevalier
Qu'un Enchanteur a mis en cage
Chevauchant sur mon palefroi,
Mal en point, tout en desarroï,
Ami, j'acheve mon voyage,
Regrettant ma maîtresse et toi,
Tout le jour battu de l'orage,
Le soir arrivant morfondu
Dans une triste hotellerie
Où jamais on n'est attendu,
Où chacun gèle, jeûne et crie,
Y soupant mal, partant matin,
Et, qui plus est, sur mon chemin
Rencontrant par fois, dès l'aurore,
Des ennuyeux pires encore
Que les vents, le froid et la faim.
Un pauvre Diable, je l'avoue,
Prendroit à moins un peu d'humeur;
Mais qu'y faire? le sort se joue
Et de l'homme et du voyageur.
Sur la mer il est des tempêtes,

Sur terre d'ennuyeux conteurs ;
Tous les jours ne sont pas des fêtes,
Et l'infortune arme les cœurs.
" Avec du tems et du courage,
On touche au but de ses travaux ;
On y jouit mieux d'un repos
Qui nous a coûté davantage.
Auprès du feu, le verre en main ;
L'on raconte son Odyssée :
Chacun nous écoute et nous plaint ;
On rit de la peine passée,
On en jouit par la pensée
En la comparant au présent,
Et son image retracée
Ajoute au plaisir du moment.

M O R A L I T É.

NE parler jamais qu'à propos
Est un rare et grand avantage.
Le silence est l'esprit des sots,
Et l'une des vertus du sage.

A MADemoiselle DE FL.....

Qui prétendoit qu'il n'existoit pas d'amans constans.

IL n'en est point de cœurs constans!
Belle Cousine, quel blasphème
Dans une bouche de vingt ans!
Grace à ce maussade système,
J'entends le peuple des amans
Sur toi crier à l'anathème.
Dans l'âge heureux des agrémens,
Dans le moment de la tendresse,
Avec tes grands yeux si touchans
Remplis de feux et de finesse,
Cette démarche de Déesse,
Dont la douce légèreté
Fait mieux remarquer la noblesse,
Ce sourire non concerté,
Cette fraîcheur de la jeunesse,
Qui ressemble à la volupté;
A tous les cœurs sûre de plaire,
Tu serois la seule bergère
Qui crût à l'infidélité.
Va, crois-moi, change de langage:
L'Amour est le Dieu de ton âge,

Laisse-lui tous ses attributs;
 Il est moitié fou , moitié sage,
 Et les plaisirs sont ses vertus.
 Si tu fais long-tems la sévère ,
 Ce Dieu si jaloux , si colère ,
 Dont je connois l'ambition ,
 Peut un matin , comme un corsaire ,
 Venir escorté d'un notaire
 Détruire ton illusion ,
 Ravir la fleur qui t'est si chère ,
 Et cela sans te laisser faire
 Une seule réflexion.

 COUPLÉ

POUR UNE JEUNE PERSONNE

AIR, de la Baronne.

SANS qu'on y pense ,
 J'ai bien grandi depuis deux ans ;
 J'ai passé l'âge de l'enfance :
 Ah ! grandirai-je encor long-tems
 Sans qu'on y pense ?

 ÉPITRE

ÉPI TRE

*A Madame la Comtesse de **.*

SUR bien des choses dans la vie,
Je suis un peu Pyrrhonien;
Je ne sais trop si c'est un bien :
Mais enfin c'est là ma folie.
J'entendois parler chaque jour
D'un personnage d'importance
Qu'on cherche et qu'on fuit tour-à-tour,
Que l'on déteste et qu'on encense.
Fixé par état à la Cour,
Traînant avec pompe à sa suite
L'étiquette et la dignité,
Sur son passage, il met en fuite
Les plaisirs et la liberté,
Et va, sous le dais qu'elle habite,
Faire bâiller la Majesté.
Etendant plus loin sa puissance,
De l'auguste Palais des Rois,
Il vient fort bien, sans qu'on y pense,
Troubler dans un cercle bourgeois
Le gros rire de la finance.
Sur tous les rangs il a des droits,
Et son empire est sans limites ;

60 POESIES DIVERSES.

Souvent dans un cours de visites,
On le rencontre en vingt endroits.
La jeune Duchesse, à sa porte,
Le consigne inutilement :
Jusqu'à son boudoir, sans escorte,
Il s'introduit furtivement,
Et sur un sofa feuille-morte,
Se place entre elle et son amant.
Dans cette maison magnifique,
Dans ce salon voluptueux,
Que l'art le plus ingénieux
Orna par sa vertu magique ;
Quand, loin d'un monde curieux,
De nos modernes la musique
Anime un repas somptueux ;
Quand à le braver, on s'applique,
On le voit entrer à pas lents,
Et dans l'assemblée à l'instant
Verser son pavot léthargique.
Dès le matin, courant Paris
Dans une élégante voiture,
Au Spectacle, au milieu des ris,
Dans un souper fin chez Laïs,
Le soir il porte sa figure.
Quelquefois dans de vieux châteaux,
Sur de vieux titres de noblesse,

Il rit des orgueilleux propos
 D'une gothique politesse.
 Il se plaît auprès des mamans ;
 Il attaque à quinze ans les filles ;
 Il se glisse , à travers les grilles ,
 Dans tous les dortoirs des Couvens.
 Dans les fauteuils des vieux parens ,
 Il endort nombre de familles
 Par des récits de l'ancien tems.
 Il paroît , et se multiplie
 Sous cent visages différens
 De prédicateurs , de savans ,
 De robins , d'actrice jolie ;
 Parfois même , à ce que l'on dit ,
 On l'entend à l'Académie
 Parler avec beaucoup d'esprit ;
 Il laisse rire le Village
 Où jamais il n'eut grand crédit ,
 Et fuit le cabinet du Sage.
 Cet être bizarre est l'Ennui.
 Quoiqu'en tous les coins de la France ,
 On ne m'entretint que de lui ,
 Je doutois de son existence ;
 Je ne sais pourquoi jusqu'ici
 Fronçant loin de moi son sourcil ,
 Il respecta mon indolence ;

Au sein des plaisirs les plus doux,
Ce n'est sûrement pas chez vous,
Que j'en ai fait la connoissance.

MAIS depuis ce moment d'adieux
Où tâchant de cacher mes larmes,
Pour un devoir fastidieux,
Il fallut quitter tant de charmes ;
Le matin , le soir et la nuit ,
Certain du succès de ses armes ,
Par-tout sans relâche il me suit.
Loin de vos charmantes demeures ,
Le froid Ennui file ces heures
Que vous m'y faisiez oublier ;
Le Tems qui, dans sa marche égale,
Décrit leur cercle régulier ,
Pour en alonger l'intervalle ,
Semble arrêter son balancier.

Moi qui faisois ma grande affaire ,
D'une pénible oisiveté ,
Qui savois si bien ne rien faire ,
Aujourd'hui je suis tourmenté
Par ce repos qui sut me plaire ;
L'action devient nécessaire
A mon esprit inquieté.

Si je me vois seul, je soupire,
Je deviens chagrin et rêveur ;
Pour tromper le tems, veux-je lire :
Je maudis le livre et l'auteur ;
Je me trouve, s'il faut écrire,
Et sans idée, et sans chaleur.
Nos femmes qu'ici l'on admire
Me paroissent à faire peur ;
Nos beaux-esprits qui les font rire
Ne me donnent que de l'humeur :
Rien ne peut charmer ma langueur.
Je cherche en ce qui m'environne
Votre raison, votre beauté,
Les charmes de votre personne,
Ce tour que la Nature donne,
Votre aimable naïveté,
Le sel heureux qui l'assaisonne :
Mais vous seule avez le moyen
D'unir tant de graces ensemble ;
Je ne vois rien qui vous ressemble ;
Mes souvenirs font tout mon bien.
D'après cette légère image,
Jugez de l'état de mon cœur,
Et reconnoissez votre ouvrage.

POURSUIVI par un mal rongeur,

Poison de l'ame appésantie ,
Le sombre Anglois vient parmi nous ,
En respirant un air plus doux ,
Retrouver l'amour de la vie.
Je vais vous rejoindre demain ;
Si vous futes , jeune Silvie ,
La cause de ma maladie ,
Soyez aussi mon médecin.

A UNE MADELAINE.

ON dit qu'ayant par goût servi l'amour fripon ,
Et même sans grand choix prodigué ses tendresses ,
Madelaine pleurant sur ses douces foiblesses ,
D'un maître qu'elle aimoit en obtint le pardon.
Vous épurez son culte en adoptant son nom ;
Vous savez plaire autant et bien mieux aimer qu'elle ;
Vous avez moins d'amis qu'on ne lui vit d'amans ,
Mais vous les aurez plus long-tems ,
Et ne verrez point d'infidèle.

ROMANCE.

AIR : *Sur ces désertes campagnes.*

VASTES bois , grottes antiques ;
Rochers prêts à tomber sur moi ,
Aux amans mélancoliques ,
Vous n'inspirez aucun effroi.
Je me livre en vos ténèbres
Au chagrin qui me poursuit ;
Je m'y plais aux cris funèbres
Des tristes oiseaux de la nuit.

HÉLAS ! depuis qu'une ingrato
A trahi le plus tendre amour ,
Il n'est plus rien qui me flatte ;
Et je fuis la clarté du jour.
Je n'aime que la nuit sombre
Où je rêve à mon malheur ;
Dans le silence ou dans l'ombre ;
Je jouis mieux de ma douleur.

O toi que j'ai tant aimée ,
Songe-tu que je t'aime encor ?
Et dans ton ame alarmée ,

Ne sens-tu pas quelque remord ?

Viens avec moi , si tu m'aimes ,
Habiter dans ces déserts ;

Nous y vivrons pour nous-mêmes ,
Oubliés de tout l'Univers.

Non ; j'ai cessé de te plaire ;

C'est un crime , il faut m'en punir ;

Plaintif , errant et solitaire ,

Loin de toi , je dois me bannir ;

Reste , embellis par tes charmes

Les lieux dont tu fais l'honneur ;

Et ne viens point voir mes larmes ;

Elles troubleroient ton bonheur.

LA NAISSANCE DE L'AMITIÉ.

PALLAS, la noble Déesse,
Dans son temple seule un jour,
Pour le Dieu de la tendresse
Voyoit léserter sa Cour:
De tout tems, à la sagesse,
L'amour a fait plus d'un tour.

Quoi donc ! un enfant, dit-elle,
Contre moi viendra s'armer !
Osons pour vaincre un rébelle
Comme lui plaire et charmer ;
La vertu sera plus belle
Si la vertu sait aimer.

TENDRE amitié, viens sourire
A l'homme, à la terre, aux Cieux ;
Que les cœurs soient ton empire ;
Vois tes autels en tous lieux ;
Qu'en toi l'Univers admire
Le plus beau présent des Cieux !

ELLE dit : à sa parole ,

L'Amitié naît et sourit ;
 Le crime effrayé s'envole ;
 En chœur l'Olympe applaudit ;
 Et de l'un à l'autre pôle ,
 Tout le globe s'embellit.

Sa beauté touchante et fière
 Du méchant blesse les yeux ;
 Sa voix, mieux que le tonnerre,
 Fait des hommes vertueux ;
 Et le Sage sur la terre
 Ne se croit plus malheureux.

P O R T R A I T.

ELLE vit clair dans son enfance ;
 C'étoit alors la médisance.
 Son mauvais œil lui fut crevé :
 Tant mieux ! qu'en est-il arrivé ?
 Conservant son mauvais génie ,
 C'est à présent la calomnie.

A MADAME D. (*)

MARS, ce n'est point sous tes Drapeaux,
Que l'on fait ce que l'on veut faire.
Le métier brillant des héros
N'est pas celui d'un volontaire.
Oh! que me sert-il de vouloir,
Quand de moi je ne suis pas maître,
Quand un mot brise mon pouvoir,
Quand un mot détruit dans mon être
La faculté de se mouvoir?
Tout ce qu'on nous dit du grimoire,
Des sorciers, des enchantemens,
De la magie, ou blanche ou noire,
J'en ai douté pendant vingt ans,
Et me voilà forcé d'y croire.
Avant que vous quittiez ces lieux,
Je comptois aujourd'hui sans faute
Vous porter avec mes adieux,

(*) Madame D. alloit en Suisse consulter le nommé Michel Schuppach, Paysan fort habile dans la médecine pratique. Je devois souper chez elle la veille de son départ, je ne pus y aller, et je m'excusai auprès d'elle par cette lettre, le 2 Juin.

Des regrets, des respects, des vœux ;
Mais j'avois compté sans mon hôte.
Au moyen d'un mot seulement,
Renfermé solitairement
Dans mon petit appartement,
Comme une huitre dans son écaille,
Toutefois un peu plus pensif,
Fixé comme elle à ma muraille,
Et sans mouvement progressif,
Tour-à-tour, je dors et je bâille ;
Je maudis le charme pervers
Qui de moi malgré moi dispose ;
Et puisqu'un funeste revers
A mon empressement s'oppose,
Je vous fais mes adieux en vers,
Nè pouvant vous les faire en prose.

Vous jugez bien, Madame, qu'il ne falloit pas moins que la crampe, la goutte ou les arrêts, pour m'empêcher de vous faire ma cour aujourd'hui, de vous souhaiter un bon voyage, à vous, Madame, à Madame B..... à Monsieur D..... Mais j'espère avoir recouvré mes jambes pour votre retour.

DANS ce beau pays helvétique,
Doux séjour de la liberté,

On dit que sous un toit rustique,
Un bon vieillard plein de gaîté
Avec la bonhommie antique
Donne des brevets de santé.
Que ce Prophète respecté
D'un peuple heureux, sage et gothique,
Soit donc par vous sollicité.
Portez-lui certaine bouteille
Pleine de ce que vous savez ;
Déposez dans sa large oreille
Tous les bobos que vous avez ;
Prenez ses avis, les suivez,
Et revenez fraîche et vermeille,
Braver à loisir les douleurs,
Et le régime et les docteurs.
Jeune et vive, douce et jolie,
Vous avez l'esprit, la bonté,
De la grace, de la saillie,
Une aimable simplicité :
Ayez encore de la santé,
Et vous serez femme accomplie.
Allez, partez pour l'Helvétie.
Pendant votre absence occupés
Soir et matin à l'exercice,
Nous regretterons vos soupés
En rêvant souvent à la Suisse.

SONETTO.

POICHE giunta sarà la crudel'ora
Che troppo à danni miei veloci e presta
Batte l'ali, in cui dovrò da queste
Piagge partir, ché il vago Adige infiora.

LONTANA ancor, o naxa in ciel l'aurora,
O fuga il di, te andrò con voci meste
Cercando à patrii colli; e alle foreste
L'amato nome ripetendo ognora.

MA forse agli Curi in preda andranno infrante
Le tue promesse e i giuramenti tuoi
Che su mille vergosti e mille piante,

CRESCETE impresse di sì cari ardori
Crescete amiche piante e insiem di noi
Benche divisi, oh Dio! crescan gli amori,

IMITATION LIBRE DU SONNET ITALIEN
É L E G I E.

HÉLAS ! ils sont passés les jours de mon bonheur !

Déjà le tems, d'une aile impitoyable ,

M'arrache à ce séjour aimable

Dont l'Adige entretient l'éternelle fraîcheur. .

Je ne les verrai plus ces rians paysages ,

Ces côteaux couronnés d'ombrages ,

Où du parfum des fleurs tout l'air est embaumé.

Zilia, digne objet des plus tendres hommages,

Toi seule embellissois à mes yeux ces rivages ;

Toi seule leur prêtois ton charme accoutumé ;

Ah ! que me font à moi les champs et les boccages ?

Les beaux lieux ne sont beaux que par l'objet aimé.

Exilé désormais, dans ma triste patrie,

Y cherchant, mais envain, ma maîtresse chérie,

De douleur et d'amour je vivrai consumé.

Dans nos tristes forêts, errant avant l'aurore,

Rempli de ton image et pleurant mon malheur,

On m'entendra nommer la beauté que j'adore.

Dans le calme des nuits encore

J'y parlerai de ma douleur.
 Je rendrai le Zéphir confident de ma peine;
 Je lui dirai : messager des amans ,
 Va, porte mes soupirs, mes pleurs, mes vœux constans,
 A la beauté dont je chéris la chaîne.
 Dis-lui, mais si de sa légère haleine
 Zéphir avoit déjà dissipé tes sermens,
 Si parjure à ta foi . . . Mais non ! qu'osé-je dire !
 J'en crois mon cœur, le tien, nos transports, mon délire;
 J'en crois mille sermens que tu fis aux amours;
 Ici, de toutes parts, ta main sçut les écrire :
 Garans du bonheur de mes jours,
 Caractères sacrés, je veux encore vous lire.
 Ah ! je revois nos noms, nos chiffres enlacés !
 A plaisir de sa main l'amour les a tracés ;
 Et vous qui nous prêtiez vos ombres tutélaires,
 Arbres chéris des Dieux, croissez,
 De nos plus doux secrets restez dépositaires.
 Qu'honorés des amans dans ces lieux solitaires
 Nos noms gardés par vous n'y soient point effacés,
 S'il y venoit un profane, un impie
 Agitez-vous et repoussez
 Les attentats d'une main ennemie.
 Arbres chéris, je vous confie
 Tout ce qui reste, hélas, de mes plaisirs passés.

A UN NOUVEAU MAJOR.

Tu n'es donc plus ce Lieutenant,
A qui son rang et sa jeunesse
N'avoient laissé jusqu'à présent
Que le droit d'obéir sans cesse;
Ce subalterne inquieté
Que l'on fait trotter dans la plaine;
Ce mobile si balotté
Que le son dirige ou promène
De l'un et de l'autre côté!
Tu deviens maître de la scène.
Tel dont tu fis la volonté,
Va désormais faire la tienne.
Un beau brevet en parchemin,
Que Louis signa de sa main,
Vient de changer ton existence;
Le Roi veut que mon cher Valfort
Devienne un homme d'importance;
Le Roi le veut, il n'a pas tort.
Ça! prends bien vite l'air austère;
Le ton imposant du mystère
Et les attributs d'un Major....
J'aime à me peindre ta personne,
Ton grand sabre, ton baudrier,

E

Le jeune orgueil de ton coursier,
Sa vitesse qui nous étonne
Et semble se multiplier.
Ta voix qui s'enfle, éclate, tonne,
Arrête, meut, fait déployer
Piquets, escadrons et colonne.
Parmi les bataillons flottans,
Dans le choc affreux des armées,
Au milieu des morts, des mourans,
Et de cent bouches enflammées,
C'est toi qui conduis ces Géans
A l'œil fier, à moustache noire,
Nobles et braves fainéans
Qui vendent leurs jours à la gloire;
Tu diriges leurs mouvemens,
Et les mènes à la victoire.
Bravant les tubes orageux,
Souples à la main qui les guide,
Je vois leurs chevaux courageux
Former une masse solide :
Ils volent; sous leurs pas égaux,
La terre au loin est frémissante;
Devant ces centaures nouveaux,
Marchent la mort et l'épouvante;
C'est le torrent d'une eau bruyante
Qui détruit, abime en ses flots

Tout ce qui s'oppose à sa pente.
 Entraîné, contraint de plier,
 Cédant à l'homicide acier,
 L'ennemi fuit, le François chante ;
 La France te doit son laurier.

MAIS tant que le Dieu de la Guerre
 Las du tumulte des combats ,
 Quittera nos champs pour les bras
 De la Déesse de Cythere ,
 Laisse reposer tes héros ,
 Sans te venger sur eux des maux
 Qu'à ta jeunesse on a pu faire,
 Ris avec moi de tes rivaux ,
 Qui se donnant un air capable ,
 Fatiguent hommes et chevaux
 Avec un zèle infatigable ;
 Nous assomment à tous propos
 Des froids détails de leur police ;
 Ou de leurs sublimes travaux
 Sur la tenue et l'exercice.
 Songe qu'en ces momens si courts ;
 Dans le silence du Tonnerre ,
 Ce sont les Jeux et les Amours
 Qui sont les maîtres de la terre.

V E R S

*Envoyés à Madame la Marquise de la T. D. M.,
sous le nom du Père Jacques, Gardien des Capucins
de Grenoble.*

GRACIEUSE Beauté, vous nous cachez envain
Ce que durant les nuits de vous on s'imagine;
Votre taille et vos yeux feroient rêver un saint,
Et ce songe là se devine.

Hier je vous ai vue, et j'ai rêvé soudain.

Heureux, cent fois heureux celui qui sait vous plaire !

Sans doute il est pour lui bien d'autres voluptés :

Mais les rêves, hélas ! sont nos réalités ;

Des fils de Saint-François c'est l'épave ordinaire.

Vous, qui, sans le savoir, inspirez tant d'amour ;

Ah, combien vous auriez affaire

De réaliser chaque jour

Les rêves que la nuit vous nous avez fait faire !

A MONSIEUR L'ABBÉ T.

JE vous ai bien plaint, mon cher Abbé, pendant votre voyage. Vous vous êtes cru dans la zone torride, sous l'équateur, dans les climats brûlans qui ont fait les Nègres qu'on voudroit aujourd'hui regarder comme une espèce différente de la nôtre; et sans doute vous vous êtes écrié souvent avec Virgile :

O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbrâ !

MAIS aujourd'hui le mal est passé, et vous respirez le frais dans les bosquets de Saint Oüen; vous avez traversé l'Enfer pour arriver aux Champs-Elysées, et vous y êtes heureux sans être une ombre.

JE vous félicite de tout mon cœur sur le séjour que vous allez faire dans la Capitale près de vos amis, et d'un monde choisi qui saura vous apprécier ce que vous valez. Or, vous valez sûrement beaucoup, vous faites des vers charmans et de belles oraisons funèbres. Dans un besoin on feroit de vous un Abbé de Cour ou un Père de l'Église.

Tous les cœurs sont votre conquête ;
 Par-tout, en tout tems, vous plairez ;
 En chaire vous convertirez ,
 Vous séduirez en tête-à-tête ;
 La beauté sera toujours prête
 A croire ce que vous direz.

IL ne faut pas tant pour obtenir un Evêché , ou du moins une bonne Abbaye. Vous aurez beau me dire que vous ne vous souciez point des vanités humaines ; je vous croirai sans changer d'avis. Vous méritez , il faut obtenir. A tout prendre , il vaut mieux être Prélat que Chanoine. Dirigez vos batteries , corrigez , imprimez vos sermons et vos poésies en dépit de l'humilité chrétienne ; car, vous le savez , mon cher Abbé,

CES livres qu'on aime à relire ,
 Morale , histoire ou fiction ,
 Jolis vers même , beau sermon ,
 Si l'on prit plaisir à l'écrire ,
 Enfin tout ce que l'on admire
 Est un ouvrage du Démon ;
 Et vanité l'enchanteresse
 Peut-être a damné Massillon
 Pour ses discours sur la sagesse ,

Comme le fut Anacréon
 Pour ses odes à sa maîtresse.

Courez les risques, et jouissez sans scrupule du plaisir que vous ferez à tous vos lecteurs. Je vous le conseille en ami. Je n'ai jamais lu de prédicateur que ce Massillon que vous avez si bien loué ; je vous lirai après lui ; bien d'autres en feront de même, et placeront ainsi que moi le panégyriste à côté du héros.

Vous me prescrivez un régime très-agréable sans doute ; ce que vous me souhaitez, je l'ai eu et je ne l'ai plus.

Omnia vertuntur, certè vertuntur amores.

On m'aimoit et j'aimois, même pendant mon absence. Tout-à-coup le Diable s'est mêlé de mes affaires ; on a presque oublié mes vers, ma prose et ma personne, et je n'en suis pas encore consolé. Je bataille tant que je puis ; on veut me réduire à l'amitié. Vous savez que c'est au moyen de ce beau mot-là que les femmes se débarrassent d'un amant qui ne leur convient plus. L'année dernière, un de mes bons amis se trouvoit dans le cas où je suis aujourd'hui, et se désoloit comme moi ; je lui écrivis alors :

Aime et jouis, Amour l'ordonne.
Si dans un objet adoré
Tu n'as trouvé qu'une friponne,
Sans jouer le désespéré,
Boude un peu, souris et pardonne;
Ou cherchant de nouveaux plaisirs
A te venger d'une infidèle,
Porte ailleurs de nouveaux desirs
Et deviens inconstant comme elle.

J'ÉPROUVE maintenant qu'il est plus aisé de donner
un bon conseil que de le prendre pour soi. Mais
quelque malade que je sois, je ne me crois pas incurable
si je puis avoir un congé d'hyver, et aller à Paris pour
avancer ma guérison. En attendant, mon cher Abbé,
je me recommande à vos prières.

A M. GUÉNEAU DE MONTBEILLARD.

GUÉNEAU, quel est ton art pour trouver sans efforts,
Aux propos les plus ordinaires,
Les plus ingénieux rapports ?
A tes côtés sont les Graces légères ;
Sur tes écrits, dans tes discours,
Elles sèment ce sel attique
Qui nous réveille, et nous flatte, et nous pique ;
Tu nous instruis, tu nous charmes toujours.
Digne ami de Buffon, (1) de la Métaphysique,
J'aime à te voir atteindre les hauteurs,
Porter par-tout un œil philosophique,
Du cœur humain sonder les profondeurs,
Aux jeunes-gens parler vers et musique,
A la beauté dire des riens flatteurs,
Avec les Grands raisonner politique,
Près des chardons faire naître les fleurs.
J'aime à te voir, dans nos cercles, à table,
Nous animer du feu de tes bons mots,
Oublier ton savoir, pour n'être rien qu'aimable,

(1) M. de Montbeillard a composé plusieurs volumes de l'Histoire Naturelle de Buffon, et s'y est montré le rival de ce grand écrivain.

Et donner de l'esprit aux sots.
 J'aime à te voir sentir la vive flamme
 De l'amitié, ce doux plaisir de l'ame,
Fixer dans ta maison les beaux arts et la paix,
 Et toujours épris de ta femme,
Sans négliger ton fils, cultiver tes œillets.
 O couple vraiment respectable !
 Cœurs sensibles et vertueux !
 Jouissez d'un bonheur durable.
Le ciel, en vous voyant si dignes d'être heureux,
Fit à chacun de vous rencontrer son semblable :
Puisse un jour votre fils ressembler à tous deux !

A M A D A M E B

Le jour de Saint-Antoine.

VOTRE patron fut tenté par le Diable :
 Eve le fut, même votre Sauveur ;
 Roi, Prince, Abbé, Beaux-Esprits, Femme aimable,
 Qui ne connoît le Démon tentateur ?
 Chacun s'en plaint, mais n'en ayez pas peur :
 Vaincu par vous, malgré sa ruse extrême,
 Le pauvre Diable avoueroit aujourd'hui
 Que vous avez, en le tentant lui-même,
 Plus de malice et plus d'esprit que lui.

ÉPITRE A ZÉPHIRINE.

OUI, mon départ est arrêté ;
 Je vais vivre loin de tes charmes ,
 Et n'en suis pas fort attristé :
 Je crois bien que de ton côté ,
 Tu n'en verseras point de larmes.
 Moi, j'ai mesuré ma douleur ,
 Sur celle de ma Zéphirine ;
 Hélas ! en ce commun malheur ,
 Nous choisirons, je le devine ,
 Le plaisir pour consolateur.

AU vrai ! que deviendroient les Belles ;
 Si, pour un rien broyant du noir ,
 Chaque amant qui prend congé d'elles ,
 Les réduisoit au désespoir ?
 Il en fut des douleurs mortelles ,
 Mais autrefois ! Dans le vieux tems ,
 Les Princesses étoient fidèles ,
 Et les sièges duroient dix ans.
 Les femmes, en ce siècle sage ,
 Maîtrisant les évènements ,
 Et mieux instruites par l'usage ,
 Perdront, s'il le faut, vingt amans ,
 Mais ne perdront jamais courage.

D'après leurs sublimes leçons
Qu'elles nous ont appris à suivre ;
S'est formé l'art du savoir-vivre
Dans le beau siècle où nous vivons.
Cet art profond et nécessaire ,
O Zéphirine , c'est à toi ,
Aux jolis tours que tu sais faire ,
A tes leçons que je le doi ;
Tes maximes ont su me plaire ,
Et ta conduite a fait ma loi.
L'exèmple est si puissant sur moi !
J'étois.... (j'en rougis quand j'y pense)
J'étois un berger du Lignon ,
Aimant jusqu'à l'extravagance ,
Traitant la moindre liaison
Comme une affaire d'importance ,
Enfin ce qu'on appelle en France
Un homme à grande passion ,
Sur mon compte apprêtant à rire ,
Bien ridicule et bien dupé ,
Souffrant chaque jour le martyre ,
Et n'étant jamais détrompé.
Je te vis ; tu venois d'éclore
Pour le monde et pour les amours ;
Plus fraîche qu'on ne peint l'aurore ,
Belle et brillante sans atours ,

Tu me parus novice encore,
Ne voulant pas l'être toujours.
Soudain je desire et j'adore.
Taille de Nympe, dix-sept ans,
Grands yeux bien noirs, un air de fête,
Propos sans suite, mais charmans,
Tout cela me tourne la tête,
Et porte le feu dans mes sens.
Tu distingues mon tendre hommage ;
Mes desirs, mes transports brûlans
Passent dans ton sein ; tu te rends ;
L'Amour achève son ouvrage.
Ah ! Zéphirine, quels momens !
Quels effets sur moi devoient faire
Ta piquante ingénuité,
Cet abandon de volupté
Qui me sembloit involontaire,
Et ta jeunesse et ta beauté ;
Des caresses toujours actives,
Ces soupirs de feu, ces élans,
Et ces sensations si vives
Que je croyois des sentimens !
J'étois enivré de ma flame ;
Je m'en pénétois à loisir ;
Et la vanité, dans mon ame,
Se glissoit avec le plaisir.

Mais l'ivresse ne dura guere ;
Quand je croyois mieux te tenir ,
Tu m'échappas ; je vis finir
Mon beau triomphe imaginaire.

« CHAQUE jour des amans nouveaux
Te trouvoient charmante et crédule ;
Hélas ! tu n'eus point de scrupule
De les rendre tous mes égaux ;
Et j'eus , comme autrefois Hercule ,
Des compagnons de mes travaux.
D'abord , en mon humeur altière ,
Indigné de voir mes rivaux
Entrer ainsi dans la carrière ,
Sentant mes forces et mes droits ,
J'allois , sur ton humeur volage ,
Crier , menacer , faire rage ;
Mais je raisonnai cette fois :
Raisonner , c'est presque être sage.

» MODÉRONS les transports fougoux
» Que mon cœur jaloux fait paroître ,
» Me dis-je , et si je fus heureux ,
» N'empêchons personne de l'être.
» Ah ! n'enchaînons point la beauté ;
» Aimons et jouissons par elle ;
» Mais respectons sa liberté ;
» Il faut qu'elle soit infidèle

» Pour répandre la volupté.
» Satisfaits de ce qu'elle donne,
» Recevons ses bienfaits si doux,
» Comme le jour qui luit pour tous,
» Sans appartenir à personne «.
Depuis l'instant qui m'a changé,
De ma gothique frénésie,
Grace à tes soins, bien corrigé,
Sans humeur et sans jalousie,
Jugeant de tout d'après tes loix,
Je n'ai vu dans tes goûts rapides,
Dans le caprice de tes choix,
Que l'amour des plaisirs solides.
J'ai dit : » cette femme ira loin
» Quelque jour en philosophie,
» Puisque sans avoir eu besoin
» D'aucune étude réfléchie,
» Sentant les erreurs de Platon,
» Et voyant l'amour comme un Sage,
» Par un pur instinct de raison,
» Elle est de l'avis, à son âge,
» De Lucrece (1) et du grand Buffon «.
Ah ! que Paris soit ton théâtre !
Là, ton sexe aimable, enchanteur,

(1) Il n'est pas ici question de LUCRACE, Dame Romaine, dont

Trompé tour-à-tour et trompeur ,
 Donnant des loix qu'on idolâtre ,
 Charme l'esprit plus que le cœur.
 Là, plus d'une Belle volage
 En sait peut-être autant que toi
 Sur l'amour et sur son usage ;
 Mais je jurerois bien ma foi ,
 Que nulle n'en sait davantage.

ADIEU donc , puisqu'il faut partir.
 Je cours en toute diligence
 Dans la Capitale de France
 Achever de me convertir.
 Toi , pendant ce tems , sacrifie
 Plus d'une hécatombe à l'amour ;
 Que sur ta douce fantaisie
 Chacun ait des droits à son tour !
 Après cinq ou six mois d'absence ,
 Je puis sans doute me flatter
 Que tu voudras bien me traiter
 Comme nouvelle connoissance.

chacun sait la triste aventure , mais de LUCRECE , Poète philosophe ,
 qui avoit sur l'Amour les mêmes idées que M. de Buffon. (Voyez
 le quatrième livre de son Poème de la nature des choses.) On a
 cru devoir cette explication aux belles Dames qui connoissoient plus
 la chaste Lucrece que le Poète Lucrece.

A MADAME D'AUT**.

*En lui donnant une Lampe de nuit le jour de sa
fête.*

L'AMOUR qui n'a point d'yeux, ne se plaît que dans l'ombre;
Il rêve tout le jour et voyage la nuit;
Précédé des desirs, le mystère le suit:
Ils assurent ses pas dans l'obscurité sombre.

C'est avec eux qu'à petit bruit
Il recueille ces fleurs de volupté sans nombre,
Que trop souvent, hélas! l'éclat du jour détruit.
Aussi toute clarté le blesse, il la redoute,
S'éloigne en hâte de celui
Qui veut s'éclairer sur sa route,
Et pour être bien avec lui,
Il faut comme lui n'y voir goutte.

QU'HYPHEN est différent! Hymen a deux bons yeux,
Et n'est pas fâché qu'on le croie;
Quand il est gai, content, joyeux,
Il est bien aise qu'on le voye;
Il avoue hardiment ses feux,
Tire sa gloire de sa joie,
Et dit tout haut qu'il est heureux.

On applaudit alors au charme de ses noeuds,

82 POESIES DIVERSES.

Et la vertu sourit aux transports qu'il déploie ;
L'Amour même en est envieux.

Depuis Psyché l'infortunée ,
On n'ose offrir une lampe à l'Amour ;
C'est un présent qu'on garde à l'Hyménée ;
Et c'est à vous qu'on le doit en ce jour.

QUATRAIN

*Mis au bas du Portrait de Madame la Comtesse
de la Porte.*

(C'EST SA MÈRE QUI PARLE.)

ELLE étoit mon trésor, ma gloire, mon bonheur.
O ma fille ! le ciel à mes vœux l'a ravie ;
Et je n'ai plus, hélas ! d'autre bien dans la vie
Que son image et ma douleur.

AUTRE QUATRAIN

Mis au bas du Portrait de la même.

(CE SONT SES PARENS QUI PARLENT.)

SON esprit, ses talens ajoutoient à ses charmes ;
Sa tendresse et ses soins embellissoient nos jours ;
Elle n'est plus ! mais nous l'aimons toujours ,
Et souvent cette image a vu couler nos larmes.

A M. LE PRINCE DE TONNAI-CHARENTE,

Qui venoit de quitter Strasbourg.

PRINCE, tandis qu'à tour de roue ;
Par un tems froid et pluvieux ,
Des postillons couverts de boue
Vous entraînoient loin de ces lieux ,
Savez-vous ce qu'en votre absence
On faisoit ici parmi nous ?
Nos vieux chefs et nos jeunes fous
Si différens en apparence ,
Ce jour-là se ressembloient tous.
La vérité n'a qu'un langage ;
Comme chacun d'eux l'avoit pris ;
En dépit du rang et de l'âge
Ils étoient tous du même avis.
Vous vous étonnez, je le gage :
Mais moi, je n'en fus pas surpris ;
Ils parloient de votre voyage ,
De leurs regrets, de vos talens,
De votre sage emploi du tems,
De vos droits à la renommée,
Enfin de tout ce que l'Amour,
La France, Louis et l'Armée

Doivent dire de vous un jour.
Dans leur éloquence guerrière,
Nos Canoniers de Riverieux
Vous célébroient à leur manière :
» Ce prince brave et généreux,
» Quoiqu'il quitte la Compagnie,
» N'oublira pas les habits bleus :
» On se retrouve dans la vie.
» Ah! qu'il nous mène un jour au feu!
» Nous savons comment nous y prendre ;
» Pour le faire vaincre, morbleu !
» Nos canons se feront entendre ,
» Et les Anglois verront beau jeu «.
D'un ton de voix moins formidable,
Plus d'une Dame très-aimable,
Tout haut pour vous formoit des vœux,
Et disoit : » Son ame est si tendre !
» Il est si digne d'être heureux !
» Celle que lui gardent les cieux
» Du Dieu d'Hymen ne doit attendre
» Que des instans délicieux «.
Quant à moi, dans mon hermitage,
Je me rappellois vos adieux ;
Quelques pleurs humectoient mes yeux
Qui se fixoient sur votre ouvrage ;
Je me disois dans ma douleur :

POESIES DIVERSES.

85

- » Sa main fit ces traits; c'est un gage
 - » Que l'amitié laisse à mon cœur.
 - » Qu'il est bien peint ce paysage!
 - » Que ce morceau m'est précieux!
 - » Mais qu'il le seroit davantage,
 - » Si dans son tableau gracieux
 - » Le peintre eût placé son image «!
-

A MADAME DE MAL*

Femme d'un Officier du Régiment Dauphin, habillée en homme, avec l'uniforme du Régiment Dauphin.

Sous un habit adopté par l'honneur,
J'ai vu briller la touchante Mal...
Son oeil plus fier conservoit sa douceur,
Et l'uniforme ajoutoit à ses charmes.
A ses genoux venez rendre les armes,
Braves guerriers; voilà votre vainqueur!
Pour résister à cette enchanteresse,
Que serviroit toute votre valeur?
Que serviroit même encor la sagesse?

EN DONNANT UN SERIN.

AIR, *Quoi vous partez sans que rien vous arrête,*

AIMÉ, chéri, caressé de Sylvie,
Obtenant tout et ne désirant rien,
Heureux oiseau! que je te porte envie!
Et que mon sort est différent du tien!
Ah! s'il étoit justice dans la vie,
Tout son bonheur devrait être le mien.

Faut-il te voir auprès de ma Bergère,
Sur ses genoux, sur son cou, sur ses bras;
Les parcourant de ton aile légère,
Impuñément becqueter tant d'appas?
S'il ne falloit que t'imiter pour plaire,
Dieux! quels plaisirs ne goûterois-je pas?

Vas! sois heureux, autant que tu peux l'être,
Que ma Sylvie écoute tes chansons!
Chante l'amour et les biens qu'il fait naître;
Peins-lui mes feux dans tes flexibles sons;
Fais-la rêver, et mon bonheur peut-être
Sera le fruit de tes douces leçons.

L'HYMEN ET L'AMOUR.

*A Mademoiselle de Grosbois sur son mariage avec
M. Terrai de Rosières.*

L'Hymen et l'Amour étoient frères.
Ce ne fut pas toujours un titre pour s'aimer :
Aussi ceux-là ne s'aimoient guères.
Sans cesse, pour se nuire, on les voyoit s'armer ;
C'étoit à chaque instant entr'eux nouvelle guerre,
Nouveaux procès, nouveaux débats :
Mais hélas !
Hymen avoit beau dire, Hymen avoit beau faire,
Dans tous ces démêlés, Hymen ne brilloit pas.
Amour lançoit sur lui de ses mains toujours sûres,
Des traits qui lui faisoient de profondes blessures.
L'un pourtant jouissoit de la clarté des Cieux,
Et l'autre étoit privé de leur lumière pure ;
Mais pour braver l'enfant maître de la nature,
Pour esquiver ses coups, que servent deux bons yeux ?

Ils avoient chacun leur empire ;
Les sujets de l'Amour, dans le plus doux délire,
Célébroient ses plaisirs et bénissoient ses loix.
Les sujets de l'Hymen n'en savoient pas tant dire :

De leur maître à toute heure ils faisoient la satire ;
Le nommoient leur tiran , et trembloient à sa voix.

C E Dieu sur son rival faisoit mainte conquête ;

Mais ses Notaires , ses contrats

Asservissant une ame et ne la gagnant pas ,
A secouer le joug elle étoit toujours prête.

Lorsqu'on entroit dans ses états ,
Envain exigeoit-il le vœu d'être fidèle :
En disant oui tout haut , on disoit non tout bas.
La révolte bientôt devint universelle.

Rien n'assouvit d'Amour la vaste ambition.

Hymen en tous lieux capitule ;

Tel qui lui garde encor quelque dévotion ,
Est percé sans pitié des traits du ridicule ;
Bref ! il ne lui resta d'autre bien que son nom ,
Que son nom... c'est bien peu ! l'Amour est sans scrupule.

LE pauvre Hymen trop maltraité ,

Alloit par-tout contant sa doléance :

Mais les rieurs , malgré son éloquence ,

N'étoient jamais de son côté.

Enfin ne pouvant plus supporter sa misère ,

Tremblant , espérant tour-à-tour ,

Au Temple du Destin il se rendit un jour.

Ce maître des Dieux même écouta sa prière ,

Et dans son livre redouté,
Lui laissa voir ces mots qu'en grands traits de lumière
Avoit écrits la Vérité :

» QUAND de l'Amour le plus aimable ouvrage
» Par lui-même à l'Hymen un jour sera remis,
» Quand on verra s'unir sous un si beau présage
» Deux noms chers à la France, aux vertus, à Thémis,
» Hymen, Amour alors seront amis «.

JEUNE Grosbois, vous remplissez l'oracle.
C'est aux beaux nœuds que vous formez
Qu'étoit réservé ce miracle.
Je vois déjà les Ris et les Plaisirs charmés
Désertant Paphos et Cythère,
Célébrer par leurs jeux une union si chère,
Applaudir à l'Hymen qu'ils sont surpris d'aimer,
Et sur vos pas s'accoutumer
A prendre ce Dieu pour son frère.
Le bonheur les précède et se fixe vers vous.
Il s'embellit de l'éclat qu'il vous donne;
Son doux feu brille aux yeux de votre époux,
Et des plus belles fleurs tous deux il vous couronne.

SUR les bords de l'Ouche et du Doux,
Tous les cœurs vous suivoient, vous les enchaîniez tous.

Sans y prétendre et sans en être vaine :
Ils vous suivront encore aux rives de la Seine ;
Ils vous suivroient de même en tout autre pays.
L'art de plaire est en vous un secret de famille ;
Votre mère le sait et l'apprit à sa fille :
Vos fils instruits par vous l'apprendront à leurs fils.

LES BAISERS.

DIALOGUE.

LAISSE-MOI ! si je ne puis plus
Te résister et me défendre ,
N'en crois pas moins à mes refus :
Quel cas peut faire un ami tendre
De baisers pris et non rendus ?

— POUR qui les baisers sont-ils faits ,
Si ce n'est pour un ami tendre ?
Qui sait mieux goûter leurs attraits ?
Ah ! laisse-moi toujours en prendre ,
Et tu me les rendras après.

A MONSIEUR DE.....

Quoi, mon cher....., tu es en Languedoc ! Je te croyois encore à C... aux pieds ou dans les bras de la belle A..... et brûlé de tous les feux du midi, tu lui as déjà fait nombre d'infidélités ! Une grosse Provençale à l'œil noir, à la peau blanche, qui a reçu sa portion d'esprit en tempérament, est donc l'autel où tu sacrifies ! C'est-là que tu engloutis les sermens, les larmes, les souvenirs de la beauté qui te regrette ! Crois-tu que je t'excuserai, que je ne me ferai pas le Chevalier de ta belle délaissée ?

Elle étoit si vive et si tendre,
 Faite pour la raison, faite pour le plaisir !
 Tu possédois un cœur qu'elle avoit su défendre ;
 La décence et l'amour paroisoient l'embellir :
 Le sentiment chez elle et le feu du desir
 Tour-à-tour se faisoient entendre :
 Ses regards sembloient les tenir ;
 En différant le moment de se rendre,
 Elle t'apprit l'art de jouir ;
 Et ton cœur aujourd'hui le veut-il désapprendre ?

Au reste tu ne me parles pas de tes motifs, et

peut-être as-tu de bonnes raisons pour en agir ainsi ;
peut-être as-tu voulu que le devoir remplaçât l'amour
dans ton cœur. Oui, je le vois,

DÉSORMAIS de mon cher....
La gloire sera la Déesse.
Ce choix est beau, tu n'as pas tort
De la prendre pour ta maîtresse ;
Je crois que tu lui plairas fort.

C'EST la seule rivale que ton Ariane puisse voir
sans jalousie ; remplace-la par la gloire : elle ne te
croira pas infidèle. Quelque noble que soit ton nouveau
choix, il t'en a beaucoup coûté sans doute pour
rompre tes anciens fers. Il ne fallut pas moins que
la sagesse elle-même pour arracher Télémaque à
Calypso ; et le miroir de la vérité put seul enlever
Renaud aux enchantemens d'Armide.

Doux silence, regards charmans
Qui des cœurs êtes le langage,
Baisers d'amour, tendres sermens
De s'aimer toujours davantage,
Alcove obscur, épais bocage,
Des plaisirs discrets confidens,
Pensers d'amour tant séduisans !

Le bruit des chevaux et des armes ,
Les Commentaires de César ,
Xénophon , Vegèce et Folard
Ont-ils près de vous quelques charmes ?

SUREMENT de pareils souvenirs sont dangereux ;
ils sont pourtant si naturels ! Nos sens qui ont une
influence si particulière sur notre imagination , ces
sens , dis-je , embellissant pour toi les tableaux mul-
tipliés du passé , ont dû maintefois troubler ta nouvelle
vocation. Or d'ici je vois ton adresse ; tu leur cèdes
un point pour gagner la partie.

OUI , cher ami , je te devine :
Quand le danger devient pressant ,
Quand le cri des sens nous lutine ,
Il faut un parti violent ,
Et celui que ta raison prend
Coupe le mal par sa racine.

V E R S

*Faits et écrits à la grande Chartreuse, sur le livre
des Voyageurs.*

SAGES contemplatifs, Mortels aimés des Cieux,
Est-il vrai que vos cœurs paisiblement pieux,
Aux passions fermés, en bravent la bourasque?
Le bonheur que l'on cherche est-il donc en ces lieux,
Et ce monde vanté n'en a-t-il que le masque?
Je ne sais: mais malgré des jeûnes rigoureux,
Des devoirs répétés, un éternel silence,
Si vous avez trouvé dans ce désert affreux
La paix de l'ame et l'espérance,
Loin du monde et du bruit, vous êtes seuls heureux.

A U T R E S V E R S

Faits à la grande Chartreuse.

Si le bonheur se trouve en ces sauvages lieux,
Sous l'habit grotesque et fantasque
De ces tristes Religieux,
Il est bien caché par son masque,

BILLET DU MATIN,*Février en 1776.*

O mon amie, ô ma maitresse !
En croirai-je ces vers charmans ,
Et cette prose enchanteresse ?
Que j'aime ta délicatesse ,
Tes transports, tes vœux, tes sermens ;
Et tes combats, et ton ivresse !
Des pleurs échappés de mes yeux
Ont mouillé ces vers pleins de charmes ;
Mais qu'ils étoient délicieux !
Que de volupté dans les larmes !
Toi que j'aimerois toujours plus
Si mes feux dès long-temps accrus
Pouvoient jamais s'accroître encore ,
N'afflige point par tes refus
L'amant éprouvé qui t'adore.
N'en crois que nos vœux et nos cœurs :
Ne mets point l'amour en système ;
Si tu ne dois que des rigueurs
A l'homme heureux que ton cœur aime ,
Pour qui seront donc tes faveurs ?
Pour qui seront donc ces caresses,

Ces appas voilés et secrets ,
 Ces baisers d'avant et d'après ,
 Ces voluptueuses tendresses
 Qui de l'Amour sont les bienfaits ?
 Loin de nous la froide prudence
 Qui veut lire dans l'avenir !
 L'Amour jaloux de sa puissance
 Sauroit peut-être nous punir
 D'une funeste prévoyance.
 Au lieu d'accuser ma constance ,
 Couronne-la par les plaisirs ;
 Dans le sein de la jouissance ,
 Redoublons encor de desirs ,
 Et puisque malgré nos soupirs ,
 Le sort nous destine à l'absence ,
 Ménageons-nous des souvenirs.

V E R S

Mis sur le tombeau du Chevalier Bayard.

Toi qui n'eus point d'égal en courage, en exploits,
 Noble et dernier appui de la Chevalerie,
 De ta tombe, ô Bayard! rappelle-nous ses loix;
 Que le François qui dort se réveille à ta voix,
 Et rends jusqu'à ton ombre utile à la patrie.

A MADAME LA MARQUISE DE C.

H O U D A R D , l'ami de Fontenelle,
Houdard, fameux par son esprit,
Que jadis trop on applaudit,
Et qui, chez la race nouvelle,
A trop perdu de son crédit,
Par l'Amour et l'eau d'Hypocrène,
Sur ses vieux ans ragillard, i,
Pour chanter l'auguste du Maine,
De son cœur noble Souveraine,
A fait une Epître au Mardi.
Si loin des rives de la Seine,
Mon feu n'étoit pas engourdi,
Si, pour ma paresseuse veine,
Un vers bien doux, bien arrondi,
Ne coûtoit pas un peu de peine,
J'en aurois fait une au Jeudi.
Ce n'est pas que dans mon système,
Je fasse un prodigieux cas
De notre bruyant Jeudi-gras
Ou du saint Jeudi de Carême;
Ni que le nom de Jupiter,
Nom très-payen du Dieu de l'air
Que la très-chrétienne Sorbonne

G

En beau latin toujours lui donne,
Soit un nom qui me soit fort cher :
Mais enfin c'est le jour que j'aime.
C'est lui qu'à Rome, au tems des Dieux ;
J'aurois avec un soin extrême
D'un beau marbre, bien précieux,
Aussi blanc que la neige même,
Désigné pour mon jour heureux.
C'est le jour où je vous ai vue.
C'est le jour où, pendant trois mois,
Mon ame doucement émue
Par les doux sons de votre voix,
Par votre gracieux sourire,
Votre aimable vivacité,
Connut chez vous le double empire
De l'esprit et de la beauté.
Là se rencontroient la gâté,
La décence et la liberté,
Beaux esprits sans pédanterie,
Contes joyeux, propos divers,
Quelques grains de philosophie,
Mais trop peu de vos jolis vers.

Vous dont le Dieu du goût enlace
Les chiffres au même écusson,
Vous C...., vous d'Al....

Couple charmant que rien n'efface
Pour l'esprit et pour la raison,
Pour les talens et pour la grace,
Mon cœur sourit à votre nom.
Ah! si jamais sur l'Hélicon,
Je suis, au gré de mon audace,
Dûment breveté d'Apollon,
Où, je vous promets au Parnasse
Un beau Temple de ma façon.

Sur les frontières de la France,
Parmi des milliers d'étourdis,
Je marche en un grave silence,
L'œil fixe et les bras enroidis,
Au son du tambour, en cadence.
Ce noble exercice a son prix;
Mais quelque goût qu'on puisse y prendre,
Auprès de vous deux dans Paris,
J'aimerois encor mieux attendre
La Semaine des trois Jeudis.

A M. DE LA CHAIZE.

EH qu'importe, ami, d'où provient
La vive et tendre sympathie,
Qui dès nos jeunes ans retient
Mon ame à la tienne assortie?
Cherchons en Montaigne pourquoi
Il aimoit tant la Boétie.
Si l'on m'interrogeoit de toi,
Je ferois même répartie :
» C'est que c'est lui, c'est que c'est moi «
Aimons-nous ; finissons la vie,
Comme on nous la vit commencer.
D'amitié comment se passer ?
Sa volupté jamais n'ennuie ;
L'ame qu'elle a su caresser
N'est plus qu'en elle épanouie,
Et d'autant plus *elle est jouie* (1)
D'autant moins peut-on s'en lasser.

(1) Expression de Montaigne.

ODE, OU CHANSON,

*Faite dans un dîner où étoient quatre jolies
femmes et plusieurs Professeurs de Strasbourg.*

LE Dieu des arts ici séjourne,
Et moi je m'y plais mieux qu'ailleurs;
Car de quel côté qu'on s'y tourne,
On n'y voit que des Professeurs.

EN dépit de mon ignorance,
Ma foi! je boirai de bon cœur
A la santé de la science
Dont chacun d'eux est sectateur.

A la Chymie!... à la Physique!...
Je veux m'y livrer quelque jour;
Je leur soupçonne en la pratique
Bien des rapports avec l'Amour.

SPIELMANN à ses leçons savantes
Me verra dans ses auditeurs;
Mais en attendant, sœurs charmantes,
Vous êtes mes vrais Professeurs.

EH quoi! vous faites la grimace
A ce brillant titre d'honneur:

Tout sied sur le front d'une Grace,
 Tout, jusqu'au bonnet de Docteur.

OUI, vous professez l'art de plaire,
 Art qui de tous est le premier,
 Et le savant quitte sa chaire
 Pour devenir votre écolier.

V. E R S

De M. Bertin à M. de Bonnard.

A I M A B L E chantre de Boufflers,
 L'Amour comme lui vous inspire;
 Vous faites d'aussi jolis vers,
 Et vous n'avez que le travers
 De ne point assez les redire.
 Qu'il doit être doux et charmant,
 Le prix des chansons que vous faites!
 Sans doute aujourd'hui vingt coquettes
 Jugent de près votre talent.
 Toujours volage et toujours tendre,
 Chantez et trompez tour-à-tour
 Un sexe qui sait vous le rendre.
 La raison ne vaut pas l'amour:
 S'il faut finir par elle un jour,
 Du moins faites-la bien attendre.

RÉPONSE DE M. DE BONNARD.

QUAND on joint aux feux du Printems
 Cette fleur d'esprit si brillante,
 Et cette gâité pétillante,
 Qui vaut seule tous les talens;
 Lorsque l'on fait des vers charmans,
 Qu'on connoit son siecle et l'usage,
 Et sur-tout quand on a vingt ans,
 On a raison d'être volage;
 Et ma foi! soit dit entre nous,
 Avec vos graces et votre âge,
 Je le serois tout comme vous,
 Et si je pouvois, davantage.
 Mais hélas! regrets superflus!
 Il ne me convient presque plus
 De voler de Belles en Belles;
 Le tems avec ses doigts crochus
 Commence à me rogner les ailes.
 Par mes vingt-neuf ans averti
 Qu'il faut tâcher d'être fidèle,
 Je prends sagement mon parti;
 Et même j'y mets tout le zèle,
 Qu'en sa religion nouvelle,
 Apporte un nouveau converti.

Je cherche quelque honnête femme ;
Dont l'esprit sache m'attirer,
A qui je puisse croire une âme,
Qui me laisse un peu soupîrer ,
Avant de se rendre à ma flamme ;
Et veuille long-tems m'adorer.
Ah ! si je puis la rencontrer ,
La Beauté que mon cœur appelle ,
(Pardonnez mon jaloux travers
Et ma crainte assez naturelle)
Je ne vous mène point chez elle ,
Et ne lui montre point vos vers.

A UNE JOLIE FEMME ,

En lui envoyant l'Art d'aimer.

N'EN déplaise au gentil Bernard ,
Aimer ne fut jamais un art ;
Mais pour qui porte une ame tendre
Et voit vos dangereux appas ,
Le grand art qu'il faudroit apprendre
Seroit celui de n'aimer pas.

É P I T R E

A mon Ami revenant de l'Armée.

Ainsi donc la terre respire!
 De concert, vainqueurs et vaincus,
 Énuyés de s'entre-détruire,
 Ferment le Temple de Janus;
 Et la paix revient nous sourire.
 Louis, arborant l'olivier,
 N'a plus besoin de ton courage;
 Tu vas, regagnant ton village,
 Au pas tardif d'un vieux coursier,
 Et fatigué, comme on peut croire,
 Des maux que cause à ses amans
 Cette Déesse de mémoire,
 Tu rapportes après cinq ans
 Quelques dettes et de la gloire.
 Enfant chéri de tes parens!
 Qu'aujourd'hui leur bonheur commence,
 Ils ne craindront plus désormais
 Que tous les lauriers de la France
 Soient changés pour eux en cyprès,
 En bénissant la destinée,
 On dit chez eux chaque matin;

» Nous le verrons dans la journée « !
Le jour passe : on attend envain
L'heure qu'on avoit espérée,
Et l'on s'attriste la soirée,
En désirant le lendemain,
Qui fuit de même Mais enfin,
Cet objet d'une amour si vive,
Ce fils si long-tems attendu,
Il s'approche d'eux, il arrive,
Et tu vas leur être rendu.
Pour eux, pour toi, quelle allégresse,
Quel doux moment que ce retour !
L'heureux tableau de ce grand jour
A mon esprit s'offre sans cesse.
Cher ami, je sens ton yvresse ;
Ta joie est aussi dans mon cœur
Elle m'anime, elle m'inspire,
Et m'échauffant de ton bonheur,
Elle me force à le décrire.

L' O M B R E, de ses voiles épais,
Couvre encor l'étendue immense :
La Nuit au loin regne en silence ;
Toute la nature est en paix ;
L'avarice même sommeille :
En proie aux desirs inquiets,
Toi seul crois que le jour est près,

Et ta voix en sursaut éveille
L'hôte, l'hôtesse et les valets.
» Eh! mais, monsieur, on n'y voit goutte ;
» Le Coq n'a pas encor chanté «
» N'importe «! Te voilà botté,
Et bientôt après sur la route.
Envain pressant ton palefroi,
L'animant de ta voix guerrière,
Veux-tu le pousser devant toi :
Il baisse l'œil et la crinière,
Marche en glissant sur les frimats,
Et perce l'ombre à petits pas.
Mais l'Aurore à peine s'apprête
A nous lancer ses premiers feux,
Que je te vois piquant des deux,
De tems en tems levant la tête,
Le serrer d'un genou nerveux,
Et galopper jusqu'à la crête
D'un mont étroit et raboteux.
Delà, ton œil ambitieux
Dans le lointain cherche le faite
Du séjour de tes bons ayeux,
Et pétillant d'impatience,
Confondant les objets entr'eux ;
Voudroit calculer la distance,
Et la juge d'après tes vœux.

Semblable au jeune Télémaque,
Tu penses que l'Isle d'Ithaque
Fuit devant un fils malheureux.

MAIS quel est ce pin sourcilleux
Qui jette son front dans la nue,
Et semble menacer les Cieux? . . .
Tu le reconnois: à sa vue,
Tu sens ton ame tressaillir;
Ta joie éclate: de plaisir
Ton oeil se mouille, tu t'écries:
» Ah! ce n'est plus un vain espoir!
» Lieux charmans, campagnes chéries,
» C'est vous, c'est vous que je vais voir «!
Ton attente n'est pas déçue;
Déjà semblent se rapprocher
Ces objets que dans l'étendue
Tes yeux errans alloient chercher;
Déjà la pointe du clocher
Dans l'air te paroît suspendue;
Bientôt tu vois ses alentours;
Bientôt il n'est plus de barrières
Qui puissent te cacher les tours
Du vieux château de tes grands-pères.
A leur aspect, quels mouvemens
Dans ton cœur s'empressent d'éclorre!
C'est-là que ta première Aurore

Fit le bonheur de tes parens ;
C'est là que les soins caressans
De leur tendresse vigilante
Firent dans ton ame naissante
Germer les plus doux sentimens ;
C'est là que depuis ton absence ,
Ils ont compté tous les momens.
Vois-tu leur bras s'ouvrir d'avance ?
Ils t'appellent, tu les entens.
Ton coursier bondit et s'élançe ;
Voit le but, et reprend vigueur.
On se range sur ton passage ;
On te salue, on t'envisage ;
Chacun se dit : » c'est Monseigneur « !
Toi, tu ne répons à personne ;
Demain tu leur diras bon jour ;
On parle, tu fuis, on s'étonne ;
Le pont-levis sous toi résonne :
Te voilà dans la grande cour.

DANS un sallon vaste et commode
De leur château peu régulier,
Tes parens, à la vieille mode,
Entourent un large foyer.
Les Dames sont à leur ouvrage ;
Quelques amis du voisinage
Et le bon Curé du village

Assis près du feu sans façon,
Reglent l'Etat, parlent d'affaire,
Du chaud, du froid, de la saison,
Puis des impôts, puis de la guerre,
Et puis du fils de la maison.
Mais un bruit soudain les fait taire :
Chacun se lève avec transport,
Court à la fenêtre, et d'abord
Regarde, doute, considère :
» C'est lui ! le voilà ! c'est Valfort « !
Tous volent à toi, père, mère,
Avant eux ton aimable sœur :
» C'est toi mon fils ! c'est toi mon frère ! . .
» Nous parlions de toi, j'avais peur
» Ah ! mon fils ! enfin je t'embrasse,
» Dit ton père, je te revoi !
» Quoi ! cinq ans ! . . . mais tu tiens ma place,
» Et je te devois à mon Roi.
» Mon fils, je suis content de toi ;
» Tu seras digne de ta race,
» Poursuis « Une douce chaleur
De ses sens ranime la glace ;
En te parlant, sa noble face
Brille du feu de la valeur ;
C'est l'œil fier du Dieu de la Thrace ;
D'un père heureux c'est la douceur ;

Entre ses bras il t'entrelasse,
Et tu sens palpiter son cœur.
Ta mère te fixant sans cesse,
Soupire, rit, pleure à la fois:
» Est-ce un rêve de ma tendresse,
Dit-elle, est-ce lui que je vois « ?
Voisins, amis, chacun s'empresse,
Et se livrant au sentiment,
Te disent tout ce qu'il inspire,
T'embrasse, te fait compliment,
Et se hâte de te conduire
En triomphe à l'appartement.
Mais ta sœur précipitamment
Saisit ton bras, elle le serre
Contre le sien..... » Ce pauvre frère!.....
» Qu'un jour de l'autre est différent!
» Que j'étois triste d'ordinaire,
» Et que je suis aise à présent!
» Est-tu bien las? ... te suis-je chère?...
» A propos, tu ne m'écris guère;
» C'est mal, à moi qui t'aime tant! ...
On entre, on s'assied, on te presse;
Sur ton visage épanoui,
Se peint le bonheur et l'ivresse.
On t'interroge, on te caresse:
Tu ne réponds ni non, ni oui;

Ton cœur rempli par la nature
 Est pénétré de tous ses droits;
 Il jouit! Sa volupté pure
 T'ôte l'usage de la voix.
 Arrive ce valet fidèle,
 Qui prit soin de tes premiers ans;
 Le rire en ses yeux étincelle;
 Il hâte ses pas chancelans :
 » Quoi! c'est Monsieur! que je le voie!
 » Qu'il est grand! qu'il étoit petit!
 » Béni soit Dieu qui le renvoie!
 » Qu'il est bien avec cet habit!
 » Ah! combien Madame a de joie!
 » Combien j'en ai «!

NOEUDS enchanteurs!

Amitié! Nature! Patrie!
 Que celui qui vous injurie
 N'éprouve jamais vos douceurs!
 Régnez sur mon ame attendrie.
 Qu'il me soit toujours inconnu,
 Le mortel, qui sans être ému,
 Prononce le nom de sa mère,
 Embrasse un ami d'un œil sec,
 Et ne sourit pas à l'aspect
 De la cabane de son père!

A MADAME DE SAINT M....

En lui renvoyant le livre intitulé : les Graces.

L O I N de moi la Mythologie,
 Et ses rêves ingénieux !
 J'aimois autrefois sa magie :
 Mais la vérité vaut bien mieux.

E U P H R O S I N E , Aglaé , Thalie ,
 Groupe charmant , trio vanté ,
 Zirphé vous remplace ; elle allie
 Tout ce que l'on vous a prêté.

V O U S n'êtes qu'un tableau fidèle ,
 Dont elle est la réalité ;
 On vous eut peintes d'après elle ,
 Si vous ne l'aviez pas été.

C'EST votre taille , votre aisance ,
 Votre douce vivacité ;
 Dans ses yeux brillans , la décence
 Le dispute à la volupté.

S A vive et facile éloquence
 Nous persuade sans effort ;

Son esprit plaît sans qu'elle y pense
Quand elle y pense, il plaît encor.

OUI, voilà les Graces réelles !
Hélas ! il n'est plus dans nos mœurs,
D'élever des temples pour elles ;
Mais leurs autels sont dans nos cœurs.

V E R S

*Au nom d'une Mère, à son fils, pour le nouvel an,
en lui faisant présent d'ouvrages de tapisserie faits
par sa sœur.*

LA politesse mensongère,
Ses grands mots, son zèle et ses vœux
Sont une étrenne assez légère ;
Une maman doit donner mieux,
Tous les propos de bonne année,
Avant la fin de la journée,
Seront bien loin de votre esprit :
Mais vous vous souviendrez, je gage,
De la main qui fit cet ouvrage,
Et de celle qui vous l'offrit.

A LA RAISON.

RAISON qui me parles sans cesse,
Chacun son tour, écoute-moi :
C'est pour dire du mal de toi,
A toi-même que je m'adresse.
Aux doux plaisirs de la beauté,
Pourquoi declares-tu la guerre ?
Tu commandes avec fierté ;
Aussi l'on ne t'obéit guère.
Tu peux avoir beaucoup d'appas :
Mais en te croyant trop parfaite,
Pour nous fixer, tu n'y joins pas
Le bon esprit d'être coquette.
Celui que tu crois asservir,
Trop souvent, malgré ta puissance,
De ton joug osant s'affranchir,
Chante un hymne de délivrance,
Et te fait gaîment confidence
De la victoire du plaisir.
L'à-propos n'est point ta science.
Grondant toujours hors de saison,
Tu n'as pas ce ton d'indulgence,
Qui fait pardonner la leçon ;

Tu te perds par l'intolérance.
Entre nous, pour ton intérêt,
Il me semble peu nécessaire
De crier quand le mal est fait;
Mais à force d'art, il faudrait
Empêcher le mal de se faire.
Tu sais régner sur les esprits!
Quoiqu'un tel empire ait son prix,
Il vaut mieux régner sur les ames;
Ce fripon d'Amour le sait bien:
Les Sages, les Héros, les Femmes
Lui sont soumis par ce moyen.
Veut-il enlever ta conquête?
Il s'y prend toujours par le cœur;
Qu'une fois il en soit vainqueur,
Il fait ce qu'il veut de la tête.
Mets plus d'adresse dans tes soins,
Pauvre Raison, ma vieille amie;
Deviens bonne, prêche-nous moins;
On aime peu qui nous ennuie:
Apprends à perdre quelques points,
Si tu veux gagner la partie.

ARRÊTEZ, me dit en courroux
Un grave et docte personnage!
La Raison, la connoissez-vous?

Et la connoit-on à votre âge ?
 Oui, mon censeur, je la connois,
 Mieux que vous peut-être, et je gage
 Qu'à l'instant je vous la peindrois.
 Taille imposante, port de Reine,
 Figure noble, de grands traits,
 Un visage d'homme, à-peu-près
 Ce qu'on nomme beauté romaine.
 De loin sa majesté nous plaît....
 Mais n'achevons pas son portrait ;
 Sans vouloir, en sujet fidèle,
 A présent lui faire ma cour,
 Ménageons pourtant cette Belle :
 Eh ! ne faut-il pas quelque jour
 Bon gré, malgré, finir par elle ?

SUR UN SONNET,

*Que l'auteur avoit fait en société, et qu'un fat
 s'attribuoit.*

HÉLAS ! oui, j'ai fait ce Sonnet,
 Et qu'Apollon me le pardonne !
 Damon dit pourtant qu'il l'a fait :
 Ah ! s'il le prend, je le lui donne.

A MADAME LA MARQUISE D.....

ADÉLAÏDE est un nom fortuné
A qui le sort aisément s'intéresse ;
Quand on porta ce nom prédestiné ,
On fut toujours Reine , Sainte ou Princesse.
Le ciel pourtant ne vous à pas donné
Pour père un Roi , des États pour partage ;
Mais quoi ! le trône est-il un avantage ?
Pour être Reine , en a-t-on plus d'appas ?
N'enviez point ce superbe héritage ;
Plaire et charmer , voilà votre apanage ;
C'est un trésor que les Reines n'ont pas.
Peut-être aussi n'est-ce point chose aisée ,
Que vous soyez un jour canonisée.
Mais être Sainte , est-ce un honneur si doux ?
Il en est tant !... Ah ! quand on a votre âge ,
Votre gaité , vos yeux , votre langage ,
Naissance , esprit , fortune , aimable époux ,
On peut fort bien n'avoir pas grande envie
De se trouver encor par dessus nous
Reine ici-bas , et Sainte en l'autre vie.

A M. LE MARQUIS DE MORTEMART.

QUE j'aime en vous, mon cher Marquis,
Cet esprit sain, ce tact exquis!
Ce que donne l'expérience,
Vous ne sauriez l'avoir acquis,
Vous l'avez deviné d'avance.
A vingt ans, vous fuyez la Cour,
Tout ce qu'à votre âge on encense,
Le jeu, les fêtes et l'amour,
Pour vous mûrir dans le silence.
Votre ame s'accroît, elle pense;
Dans le travail de chaque jour,
Vous voyez votre récompense.
L'amitié, mère du bonheur,
Divinité des cœurs honnêtes,
Est sûre, par-tout où vous êtes,
De trouver un adorateur
En dépit de la flatterie,
Du rang et de la dignité,
Vous garderez, je le parie,
Votre amour pour la vérité,
L'indifférence réfléchie
Pour ce qui n'est que vanité,

Et cette sensibilité
Qui fait le charme de la vie,
Et mène à la félicité.
Le public, ce juge volage,
Qui loue et qui blâme au hasard,
Admirant ce rare assemblage,
Deviendra juste à votre égard,
Et dira de vous tôt ou tard,
Que vous joignez l'ame d'un sage
A tout l'esprit des Mortemart.

V E R S

*Au nom d'une Demoiselle qui donnoit à son amant
un tableau qu'elle avoit peint pour lui.*

QUAND ma main dessinoit ces traits,
Cher amant, c'étoit pour te plaire:
Puisses-tu n'oublier jamais
Tout ce que l'amour m'a fait faire!

A M. LE DUC DE MORTEMART,

*Sur son Mariage avec Mademoiselle d'Harcourt de
Lillebonne.*

E P I T R E , O U E P I T H A L A M E .

J E ne crois point à nos amans ,
Et ne crois pas trop à leurs belles ;
S'il en est qui de notre tems
Se soient promis d'être fidèles ,
Le Zéphir léger sur ses ailes
Emporta bientôt leurs sermens.
Tous leurs feux sont des étincelles ;
L'éclair passager du moment ,
C'est assez pour eux et pour elles.
Mais vous , dont ce siècle charmant
N'a point corrompu la droiture ,
Vous dont l'ame est honnête et pure ,
Comme il la faut au sentiment ,
Si vous jurez d'être constant
A l'adorable Lillebonne ,
Vous le serez assurément ;
Et que rien en cela n'étonne :
Amour lui-même en est garant.

DANS un des bosquets de Cythère,
Je m'étois glissé l'autre jour :
Au pied d'un myrte solitaire,
Loin des ris qui forment sa cour,
Étoit l'enfant qu'on y révère.
Sur son visage courroucé,
On voyoit la trace des larmes ;
Sur son front doublement plié,
Il ne restoit rien de ses charmes ;
Son œil étoit morne et baissé ;
Près de son carquois renversé,
Ses traits épars couvroient la terre ;
Les ruisseaux de ce beau séjour
Cessoient leur murmure ordinaire
Les fleurs se fanoient à l'entour :
Tout s'allarmoît de la colère
Que ressentoit le Dieu d'Amour.
» Attaquons un Dieu téméraire,
Disoit-il, et sachons punir ;
Peu m'importe qu'il soit mon frère !
Je me sens né pour le haïr.
Un mortel qui de mon empire
Eût été l'honneur et l'appui....
C'est pour me braver aujourd'hui
Qu'en ses liens Hymen l'attire ;
Vengeons-nous «... Ainsi que les Rois,

Les Dieux sont jûstes quelquefois.
Après un moment de silence ,
Je vis aux signes du courroux
Succéder ceux de la clémence.
Ce n'étoit plus ce dieu jaloux ,
Dont la voix sombre et menaçante ,
Jusques dans le fond de mon cœur
Venoit de jeter l'épouvante.
Il avoit le souris flatteur
De la tranquille bienfaisance ,
Et peu s'en fallut, quand j'y pense,
Tant son air me paroissoit doux!
Que moi-même avec confiance
Je ne m'exposasse à ses coups.
» Ma foi , dit-il ! je lui pardonne !
» Puisque Mortemart en effet .
» Est seul digne de Lillebonne ,
» Je consens qu'Hymen la lui donne ;
» Moi-même n'aurois pas mieux fait.
» Que tous mes biens soient leur partage !
» Qu'ils soient unis , qu'ils soient heureux !
» Toujours l'un de l'autre amoureux ,
» Qu'ils usent du droit du bel âge !
» Que le tems ajoûte à leurs feux !
» Que loin d'affoiblir ces beaux noeuds ,
» Il les serre encor davantage !

- » Qu'ils puissent bientôt tous les deux
- » Sourire ensemble à leur image ,
- » Dans des rejettons dignes d'eux ,
- » Qui retraceront le courage
- » Et les vertus de leurs ayeux «!

REMERCIEZ la destinée :

Il est arrivé ce grand jour.

Je vous vois conduit par l'Amour

Dans le temple de l'Hyménée.

C'est-là qu'en présence des cieux ,

Le front tout brillant d'allégresse ,

Vous prononcez avec ivresse

Ce mot qui va combler vos vœux.

Mais celle que votre cœur aime ,

Dans un trouble religieux ,

Belle de son embarras même ,

Près de vous baissant ses beaux yeux ,

Le dit aussi . . . ce oui suprême.

Le temple aussi-tôt s'embellit.

Hymen est content, il sourit.

Le laurier du Dieu de la Thrace

Sur l'autel au myrte s'unit ,

Et la rose avec eux s'enlace.

La douce innocence rougit.

L'Amour bat des mains avec grace ,

Et toute la France applaudit.

A M. DE LA MARCHE,

*Premier Président Honoraire du Parlement de
Bourgogne, le jour qu'il eut 70 ans.*

OUI, Fontenelle avoit raison,
Et vous confirmez son adage,
De nos ans l'arrière-saison
Commence le Printems du sage;
C'est l'aurore de son bonheur;
Caché dans un coin de la terre,
Et content d'être spectateur,
Il y voit comme du parterre,
La scène dont il fut acteur.
Assis au port, il voit l'orage;
Sur la mer de l'ambition,
Il voit les fous faire naufrage,
Et notre jeunesse volage
Se livrer à l'illusion,
Douce compagne du bel âge.
Tranquille au sein de l'amitié,
La longue chaîne des chimères
Qui bercent nos têtes légères
Lui paroît digne de pitié.
Mais instruit par l'expérience,

Songeant au passé sans rougir ,
Il nous voit avec indulgence ,
Et plaint l'homme sans le haïr.

Sur le théâtre de la vie ,
Vous parûtes avec éclat ;
L'homme se doit à la Patrie ,
Vous avez vécu pour l'État :
Vivez aujourd'hui pour vous-même ;
Après tant d'austères travaux ,
On goûte le bonheur suprême
De la retraite et du repos.
Joindre l'utile à l'agréable ,
Partager ses loisirs heureux
Entre les plaisirs vertueux ,
Et ce que les arts ont d'aimable ,
Encourager tous les talens ,
Sur l'infortune et l'industrie
Étendre ses bras bienfaisans ,
Faire aux laboureurs indigens
Connoître l'amour de la vie ,
Instruire , orner l'humanité
Par ses écrits , par ses exemples :
Aux beaux ans de l'antiquité ,
Vous auriez mérité des temples.
Qui peut comparer son printems

A celui de votre vieillesse ?
 Vous nous cachez vos cheveux blancs
 Sous les roses de la sagesse.

O vous, dont l'esprit nous séduit,
 Digne rival de Fontenelle,
 Suivez en tout votre modèle,
 Et vivez cent ans comme lui !

V E R S,

De M. le Vicomte de Narbonne, à Madame de N.

NON, la félicité n'est pas une chimère :
 Bonnard, l'heureux Bonnard me le fait confesser.
 Sa candeur, son esprit, son air tendre et sincère,
 Tout en lui, dites-vous, sait vous intéresser.
 Je conçois le bonheur par celui qu'il éprouve.
 Plus il est grand, hélas ! plus il est envié.
 Il a raison : il est une félicité :
 Je vous vis et j'y crus ; il vous plaît, il la trouve.

A M. LE VICOMTE DE NARBONNE.

QU'IL me seroit doux de vous croire ,
Lorsque vous vantez mon bonheur !
Moi, de N** être vainqueur !
Hélas ! ce seroit trop de gloire
Et trop de plaisir pour mon cœur.
Loin de moi ce rêve enchanteur !
Par vos louanges mensongères ,
Vous ne me convaincrez jamais.
Les bons vers ne sont-ils pas faits
Dans le beau pays des chimères ?
Sans doute, ou la cour d'Apollon
Est votre séjour ordinaire ,
Ou vous en avez bien le ton ;
Car en trompant vous savez plaire.
Ah ! faites souvent des chansons ;
Le chœur des Muses vous l'ordonne :
C'est à moi qu'il faut des leçons.
Près de vous, aimable Narbonne ,
J'en prendrois de l'art de rimer ;
De l'art peu connu de charmer ,
Je sais bien que N** les donne :
S'il s'agissoit de l'art d'aimer ,
Je n'en recevrais de personne.

V E R S

A M. LE MARQUIS DE MORTEMART ,

En lui adressant l'Épître sur le mariage de son frère.

L'AMITIÉ, l'hymen et l'Amour
 Sont les bienfaiteurs de la terre ;
 Ces Dieux sans cesse en font le tour,
 S'arrêtant chez qui sait leur plaire,
 Et pour se choisir un séjour,
 Aux riches Palais de la Cour,
 Souvent préfèrent la chaumière.
 Quel bonheur pour l'humanité,
 Si vivant comme de bons frères,
 Dans leur voyage concerté,
 Loin d'avoir des routes contraires ;
 Ils marchaient du même côté !
 Mais ensemble on ne les voit guères.
 Toutes fois un heureux bruit court :
 On dit que ce Trio s'apprête
 A venir embellir la fête
 Qui se donne au Château d'Harcourt ;
 De la touchante Lillebonne,
 Ils ont ouï la douce voix :
 Ils viennent former sa couronne,
 Et veulent désormais tous trois

Se fixer près de sa personne.
De ces trois Dieux, jusqu'à ce jour,
J'en ai servi deux, et j'espère
Servir le troisième à son tour.
Vous qui méritez de leur plaire,
En leur disant un grand-merci
De ce qu'ils font pour votre frère,
Appuyez l'hommage sincère
Que ma Muse leur offre ici,
Et faites-leur une prière,
Pour qu'ils me traitent bien aussi.

SUR UN PORTE-FEUILLE.

LE porte-feuille d'une Belle,
Ce sont les archives d'Amour.
Les billets de l'amant fidèle
Et les chansons qu'il fait pour elle
Y sont déposés chaque jour.
A ce Dieu qui de moi dispose,
Combien je dirois grand-merci,
Si de mes vers et de ma prose
Je pouvois remplir celui-ci!

A MADEMOISELLE F.....

En lui envoyant un petit amour habillé en Hussard.

LE voilà l'enfant de Cythère,
Qui suit les drapeaux du Dieu Mars,
En qualité de volontaire,
Dans les Dragons ou les Houzards !
C'est un franc Pandoure, un Corsaire,
Qui, sans discipline et sans frein,
Ne se plaît qu'au mal qu'il peut faire,
Querelleur, hargneux et mutin,
Vrai héros de petite guerre,
Ne respirant que le butin.
Que j'aime à le voir sous les armes !
Que l'uniforme lui sied bien !
Quel grand sabre ! son air vaurien
Lui prête encor de nouveaux charmes.
Il semble nous menacer tous
D'entrer chez nous par escalade.
Tremblez, mortels, fuyez ses coups :
Mais en le fuyant, gardez-vous
De tomber dans une embuscade.
Si par malheur, sur le chemin,
Vous rencontrez Alexandrine,

Avec sa friponne de mine ,
Son nez en l'air , son œil lutin ,
Ne songez pas à vous défendre ;
Hélas ! en cette occasion ,
Ne songez pas même à prétendre
Une capitulation ;
Sans résister , il faut vous rendre ,
Et vous rendre à discrétion.

M O N P A T R O N .

NON, mes amis, le Bernard de l'Église
N'est pas le saint que je fête aujourd'hui ;
Rome le fête, et c'est assez pour lui :
Gentil Bernard est bien plus à ma guise.
C'est celui-ci dont je porté le nom.
Rival heureux et d'Ovide et d'Horace ,
Il a leur goût, leurs graces et leur ton ;
Voilà mon Saint.... que ne puis-je au Parnasse
Être jugé digne de mon Patron!

A MONSIEUR DE C...

J'AI reçu ta lettre trop cérémonieuse, mon cher C...., et je l'ai lue avec plaisir, car tu m'y apprends que tu m'aimes encore. Je t'y réponds sur le champ sans cérémonie, et sur le ton de notre ancienne amitié qui ne doit pas changer. Te voilà donc de retour après avoir couru le monde ! tant mieux ! il fait presque toujours bon d'être revenu.

CHER C.... qu'il te souviene
De ces deux pigeons amoureux
Dont parle ce bon la Fontaine.
L'un d'eux un peu trop curieux
Voulut courir la prétentaine,
Voir mœurs, pays, faits singuliers,
Pour rapporter en ses foyers
De quoi jaser une semaine.
Par son frère il fut averti
Qu'il avoit tort ; mais la jeunesse
Peut-elle écouter la sagesse ?
Adieu, bon soir ! il est parti.
Battu des vents et de l'orage,
Souffrant et la soif et la faim,
Bientôt aux dangers du chemin

Il reconnut ceux du voyage.
Morne, las, recru, harassé,
Poursuivi, tremblant et blessé,
Ayant des maux et de la peine,
Tout ce qu'on en peut essayer,
En volant d'une aile incertaine,
Il regagne son colombier :
Cette histoire est presque la tienne.

MAIS dis-nous au moins avec cette franchise si naïve, si aimable, si bonne en amitié que je t'ai connue autrefois, et que tu n'as jamais sans doute perdue :

Tes voyages lointains ont-ils mûri ta tête ?
En as-tu rapporté quelques grains de bon sens ?
Cet agile vieillard que jamais rien n'arrête,
Tout en comptant nos jours, a marché vingt-sept ans :
Qui de nous sait, ami, le sort qu'il nous apprête ?
Ton esprit et le mien sont encor des enfans.
Craignons pourtant, craignons la vengeance du tems :
Il nous fera bientôt ressentir ses outrages ;
 Bientôt de ses doigts malfaisans,
 Il va sillonner nos visages.
Plaignons-nous l'un et l'autre, et tâchons d'être sages.
Adieu, douces erreurs du matin de nos jours !

L'ennuyeuse raison vient chasser les amours.
Puisqu'il le faut, hélas! armons-nous de courage;
Sachons pour le bonheur faire un meilleur usage
De ces ans que nous amassons.
J'aime à penser qu'il est des plaisirs pour tout âge,
Comme l'on voit des fleurs pour toutes les saisons.

ME pardonneras-tu ce guet-à-pan, mon cher ami?
c'est de la belle et bonne morale que je t'envoie-là;
je l'ai pourtant habillée en rimes, pour qu'elle t'effrayât
moins. Viens-nous voir, et je t'en donnerai en prose
sans que tu t'en offenses. Depuis que j'ai passé vingt-
cinq ans, je deviens raisonneur, et n'en suis pas plus
raisonnable. Nous serons à deux de jeu. Arrive,
j'ai dans ma chaumière une cellule pour l'amitié, il
me tarde de la voir occupée par toi. Adieu, tout ce
qui t'a aimé, t'aime et t'aimera!

A MONSIEUR LE COMTE DE ***.

CHER Comte, quand pourrai-je apprendre
Que l'on a vu le Saint-Esprit,
Dans Versailles, sur vous descendre
Et se placer sur votre habit?
Je sais bien, pour qui l'envisage
Un peu philosophiquement,
Que, malgré les Grands et l'usage,
Un cordon bleu n'est qu'un ruban;
Et, me dira-t-on gravement,
Qu'est-ce qu'un ruban pour un Sage?
Ce n'est rien, d'accord; mais pourtant
Si, comme a dit le vieux normand, (*)
Il est des hochets pour tout âge,
Il en est aussi pour tout rang.

Si le hochet tant honorable
Dans le pays des Courtisans,
Se donne au mérite, aux talens,
A l'art de plaire et d'être aimable,
Vous ne l'attendrez pas long-tems.

(*) Fontenelle.

A MONSIEUR DE GUIBERT.

J'AI ME de ton pinceau la mâle liberté ;
 Ce tableau que ton ame offrit à ma Patrie ,
 L'éloquence et la vérité
 L'ont tracé de leur main hardie.

Suis tes nobles projets dans les camps , dans les cours ;
 Interroge la voix des guerriers et des sages ;
 A t'instruire , à penser , employant tes beaux jours ,
 Achève heureusement tes utiles voyages.

Dans le nord de l'Europe habite la raison.
 Hélas ! depuis long-tems de la France on l'exile ,
 Et loin de nous , c'est-là , dit-on ,
 Qu'elle établit son domicile.

Mais la triste Pologne en proie aux factions ,
 Aux feux de la discorde , à la guerre civile ,
 Déchirée et sanglante en ses divisions ,
 N'est pas sans doute un des cantons
 Que la sage Déesse a choisi pour asile.

Tu la verras plutôt à la Cour des Césars ,
 Aux lieux où l'on chérit Thérèse ou Catherine.
 Affermi sur le trône , à l'abri des hasards
 Que provoquoit naguère une brigade intestine ,
 Ce Gustave qu'elle illumine

Voit son nom glorieux voler de toutes parts.
 Frédéric la connoît; ce favori de Mars,
 Cet émule fameux d'Horace et d'Alexandre,
 Grand-homme couronné, digne ami des beaux arts,
 T'a jugé digne de l'entendre.

En admirant tes vers, il te lira les siens.
 L'un de l'autre charmés, dans vos longs entretiens,
 Vous approfondirez ce grand art de la guerre,
 Art savant, mais terrible, et pourtant nécessaire,
 Qui guérit quelques maux, et nuit à tous les biens.

QUAND ton juste coup-d'œil, embrassant toutes choses,
 Aura dans chaque état comparé les ressorts
 Qui font en sens divers mouvoir ces vastes corps,
 Les maux avec les biens, les effets et les causes,
 Rappelle à ton pays le fruit de tes efforts;
 Et pour mieux le servir, redoublant de courage,
 A la vérité seule ayant fait ton serment,
 Malgré la calomnie et sa jalouse rage,
 Sur sa base solide assied ce monument
 Des mœurs, des arts, des loix, admirable assemblage,
 Dont le vaste et sublime plan
 Immortalise ton jeune âge.
 Ta main en a jetté les premiers fondemens:
 Elle achevera son ouvrage;
 Et jamais des plus beaux talens

On n'aura fait plus bel usage.
Mais en applaudissant tes desseins vertueux,
Qui peut t'en assurer la réussite entière ?
S'il est beau d'éclairer la terre,
Ce sublime plaisir est toujours dangereux.
De ton zèle illustre victime,
Tu pourrais aux mortels arracher leur estime,
Et n'en être pas moins persécuté par eux.
Que la timidité d'un cœur pusillanime
N'aille pas retarder ton essor généreux !
Obéis au génie, à son feu qui t'anime ;
En servant les humains, vois la postérité !
C'est elle dont la voix fait le destin du sage.
Si ton siècle injuste ou volage
Refuse à tes vertus un laurier mérité,
Vois-la de ce laurier couronner ton image ;
Espère enfin qu'un jour nos neveux enchantés
Se reposeront sous l'ombrage
Des arbres que pour nous ta main aura plantés.

A U N E J O L I E F E M M E ,

En lui envoyant les vers suivans.

Vous vouliez hier un quatrain :
 Mais un simple quatrain est un léger hommage ;
 Permettez qu'aujourd'hui je vous offre un sixain,
 Et croyez que pour vous je ferois davantage.

S I X A I N .

DANS vos folâtres jeux , pour moi vous commettez
 Deux fausses infidélités ,
 Et moi , si vous vouliez j'en ferois deux réelles.
 Deux, c'est peu ! pour vous plaire , on en commettrait cent
 Mais dussiez-vous en rendre autant ,
 On n'en feroit plus après elles.

A MADAME B.

C E je ne sais quoi si vanté ,
Ce ton, ces graces qui préviennent ,
Et qu'on préfère à la beauté ,
Vous les avez , c'est vérité :
Les femmes mêmes en conviennent.
Soit que sur la harpe par fois ,
Promenant une main charmante ,
Aux accords formés sous vos doigts ,
Vous joigniez votre voix touchante ;
Soit qu'au bal nous regardions tous
Votre danse vive et légère ,
Ces pas voluptueux et doux ,
Qui ne font qu'effleurer la terre ;
Soit que rendue au sentiment ,
Et vous y livrant toute entière ,
Vous nous laissiez voir une mère
Qui folâtre avec son enfant ;
C'est toujours en vous même aisance ,
Même grace en vos mouvemens ,
Et toujours nouveaux agrémens ,
Cachés sous l'air de négligence.
Votre esprit ne veut point primer ;
Il est comme votre figure ;

Ainsi qu'elle, pour nous charmer,
Il n'a pas besoin de parure :
C'est un feu doux en son éclat,
Dont la lumière naturelle,
Même à l'instant qu'il étincelle,
Ne blesse point l'œil délicat.
Il faut que je le dise encore :
Vous joignez à ces dons divers
Une qualité que j'honore ;
C'est votre estime pour les vers.
Eglé, vous devriez en faire ;
Je gage que ces vers heureux
Sont dignes enfans de leur mère,
Simples comme elle, et gracieux.
Voulez-vous que je vous apprenne,
Comme en cadencant des chansons,
L'oreille veut que l'on ramène
Plus d'une fois les mêmes sons ?
Cet art est un léger mystère,
Que vous aurez bientôt appris :
Mais j'attends de vous en salaire,
Pour moi-même et pour mes écrits,
Quelques leçons de l'art de plaire.

COMME J'AIMOIS!

Aux premiers jours de ma jeunesse,
 Dans l'âge heureux ou malheureux,
 Où le cœur s'ouvre à la tendresse,
 Amour me brûloit de ses feux ;
 Comme j'adorois ma maîtresse !
 Je ne jurois que par ses yeux ;
 Je ne voyois qu'elle en tous lieux ;
 J'étois jaloux jusqu'à l'ivresse.
 Son nom seul me faisoit rougir ;
 Je croyois qu'on lisoit mon ame,
 Que chacun y voyoit ma flamme,
 Et ma douleur et mon plaisir.
 La beauté la plus régulière,
 Le minois le plus agaçant,
 Ne me faisoient pas seulement
 Une impression passagère,
 Et l'auroient tenté vainement.
 Ma passion forte et profonde,
 Changeant pour moi tous les objets,
 Me montrait celle que j'aimois,
 Comme la seule aimable au monde.
 Et quand une sévère loi

Me forçoit à m'éloigner d'elle,
Durant cette absence cruelle,
Il n'existoit plus rien pour moi.
Tout l'Univers, d'un crêpe sombre,
Me paroissoit enveloppé;
Amèrement préoccupé,
Je cherchois la retraite et l'ombre;
Certain que j'étois d'y trouver
Le triste plaisir de rêver.
Mais, parmi ces tourmens, quels charmes,
Quelle volupté j'éprouvois,
Lorsque je parlois de mes larmes
A celle pour qui je souffrois!
Dieux! quelles lettres j'écrivois!
C'étoit le désordre de l'ame,
Chaque trait y peignoit ma flamme.
L'harmonieuse expression
De la plus belle poésie,
Ne vaut pas la marche hardie,
La brûlante incorrection
D'une prose pleine de vie,
Et respirant la passion.
Enfin, quand mon impatience
Sentoit approcher le moment
Qui devoit finir ma souffrance,
En moi quel soudain changement!

Je revenois à l'existence ;
Je pleurois d'aise : en y songeant ,
Mon cœur battoit un mois d'avance.
J'arrivois : quel ravissement !
Je la voyois , et dans l'instant
J'étois heureux de sa présence.

HÉLAS ! pourquoi le souvenir
De ces erreurs de mon aurore
Me fait-il pousser un soupir ?
Je dois peut-être aimer encore.
Ah ! si j'aime encor , je sens bien
Que je serai toujours le même ;
Le tems au cœur ne change rien :
Eh ! n'est-ce pas ainsi qu'on aime ?

CELLE QUI FUT BELLE.

NON, je ne m'en dédirai pas :
Iris possédoit mille appas ;
Mais elle en perd tant chaque année,
Que si ses appas font son bien ,
La pauvre fille est condamnée
Dans six mois à n'avoir plus rien.

A M A D A M E *** , *après son départ.*

EN tous lieux on vous rend les armes,
O M..... vous le devez savoir;
Le naturel, la décence et les charmes
Sur les cœurs ont bien du pouvoir.
Ici l'on pleure votre absence;
Ce séjour, avoit mille appas,
Embelli par votre présence :

Mais la gaité n'est plus où vous n'habitez pas.

Nous écoutons pourtant volontiers la vieillesse

Faire de vos vertus, de vos traits, de vos yeux ,

Avec le feu de la jeunesse,

Un éloge sentencieux.

Celui qu'on vit jadis tant amoureux ,

Si bien traité , si médisant des Dames ,

Comme vous s'il en trouvoit deux ,

Consentiroit à bien parler des femmes.

Amis, parens, tout s'entretient de vous ;

On vous loue et l'on vous desire :

De nos loisirs c'est l'emploi le plus doux.

Quant à moi, mes regrets ne sauroient se décrire ;

Par ma main, s'ils étoient tracés ,

Je craindrois de trop vous en dire ,

Ou bien de n'en pas dire assez.

SUR LA RÉCONCILIATION

DE M. GUÉNEAU DE MONTBEILLARD

ET DE M. POTOT DE MONTBEILLARD.

JE ne l'oublierai point ce fortuné moment !
Mon cœur en y songeant s'attendrit et s'enflamme.
Noble et généreux mouvement !
Sublime élan d'une grande âme !
Oui, l'instinct d'un bon cœur est son raisonnement ;
Sans hésiter, il vole au cri du sentiment.
Ces mortels vertueux dont mon pays s'honore ,
Dont il cite les noms respectés et chéris ,
Ils s'aimoient autrefois, ils s'aimeront encore ;
Ils se ressembloient trop pour cesser d'être unis.
Ils le furent toujours : s'ils purent s'y méprendre ,
Si l'erreur d'un instant parut les séparer ,
Cachée au fond du cœur, l'amitié vive et tendre
Existoit en secret, régnoit sans se montrer.
Chassons le souvenir de ces jours de tristesse ;
Pour ces frères amis, d'autres jours vont couler :
Ces doux épanchemens d'une égale tendresse ,
Et ces momens heureux si chers à leur jeunesse ,
Vont pour eux se renouveler.

Guéneau , sois content de toi-même ;
Lis dans tous les yeux et jouis ,
Vois les transports de tes amis ,
Le bonheur de ta femme , et cette joie extrême
Qu'en sa naïveté laisse éclater ton fils ;
Il pleure , il sait aimer , il mérite qu'on l'aime.
Rival du grand Buffon , j'admire tes talens ;
J'admire en tes écrits savans
D'un style noble et pur la brillante énergie ,
Et la raison profonde , et l'heureuse magie ,
Qui sait dans un seul mot renfermer un grand sens.
Ta conversation agréable et fleurie ,
Par le sel et le feu de ta plaisanterie ,
Me procure à la fois vingt plaisirs différens ;
Et mon esprit qui t'apprécie ,
Toujours instruit , toujours flatté ,
En t'écoutant te remercie
De ta supériorité.
Mais quels que soient tes droits à la célébrité ,
Quel que soit ton esprit dans sa marche hardie ,
Ton ame est cent fois au-dessus ,
Et c'est elle qu'en toi je révère le plus.
Au silence , au respect tu forceras l'envie ,
Et tes concitoyens émus
Diront tous avec moi que les grandes vertus
Sont le partage du génie.

R É P O N S E

*A Mademoiselle de Cl**., qui m'avoit écrit une jolie lettre en remerciement de vers que je n'avois point faits.*

AH! que j'aîmeroïis à vous croire,
Quand je vous entends m'applaudir!
C'est vraiment alors que la gloire
Seroit à côté du plaisir.
Mais ces vers qui surent vous plaire,
Ces vers dont votre encens flatteur
Est un si précieux salaire,
O Cl**., je ne le puis taire,
Je n'en dois pas avoir l'honneur.
Attiré par votre suffrage,
Croyez que l'auteur fortuné
Sortira bientôt du nuage
Dont il se tient environné.
Qu'énorgueilli de son ouvrage,
Dans son triomphe glorieux
Il jouisse au moins sans partage,
Si ce n'est pas sans envieux.
Au reste si ces vers heureux
Vous ont peint telle que vous êtes,

Digne de régner sur les jeux,
D'embellir les plus belles fêtes;
S'ils ont loué ces jolis yeux
Faits pour tourner toutes les têtes,
Ce coloris doux, cet air frais
De la rose dans son enfance,
Et cette gaité sans apprêts,
Qui va si bien à vos attraits,
Ils n'ont dit que ce que je pense,
Et je pourrois les avoir faits.

S A L U T A T I O N

A une jolie Dévote.

QUOIQUE je ne sois pas l'Archange Gabriel,
Agréez mon salut, mes vœux et mes louanges;
On vous aime ici-bas au moins autant qu'au Ciel,
Et votre fête est un jour solennel,
Pour les Amours et pour les Anges.

A MONSIEUR CL.....

Pourquoi guidé par le flambeau
D'une sombre philosophie,
Regarder le cours de la vie
De l'œil dont se voit un tombeau ?
Il vaut mieux, sans misanthropie,
Voir avec un prisme flatteur,
Les erreurs dont elle est remplie,
Sous une agréable couleur.
Les hommes, quoiqu'on en publie,
Sont les hommes de tous les tems,
Toujours guidés par la folie,
Toujours légers, mais peu méchants.
Loin de moi la raison sauvage,
Qui chagrine au lieu d'éclairer !
Démocrite me paroît sage ;
On peut rire : à quoi bon pleurer ?
Qu'à Jean Jacque exhalant sa bile,
Tout ici-bas fasse pitié :
Pour moi je suis moins difficile ;
Je crois dans ce monde futile
Aux vertus, même à l'amitié.
Si c'est, hélas ! une chimère

Pareille aux rêves du sommeil,
Elle a du moins de quoi me plaire,
Et je crains l'instant du réveil.

A MADAME LA COMTESSE DE B**.

OUI, jeune Eglé, puisqu'il faut vous le dire,
On aime en vous cette vive fraîcheur,
Ces yeux brillans, ce gracieux sourire,
Et cet esprit naïf en sa douceur
Dont la gaité nous charme et nous attire.
Dirai-je tout ? on sent encor pour vous
Cet intérêt que l'on prend à l'enfance,
Et ce respect qu'on a pour l'innocence ;
Sans rien prétendre on tombe à vos genoux,
Et vous aimer semble un plaisir si doux
Que l'on consent d'aimer sans espérance.

A MONSIEUR B***.

QUE, rival du Dieu de la Thrace,
 M***, menant nos soldats,
 Leur fasse gaîment, sur ses pas,
 Braver le soleil et la glace ;
 Que sa vive et prudente audace
 Sache épier l'occasion,
 Asseoir un camp, marquer la place,
 Où, réduit à l'inaction,
 L'ennemi doit demander grace ;
 Et qu'unissant tous les talens,
 Il fasse encor des vers charmans,
 Dignes de Catulle et d'Horace ;
 Que Buffon, planant dans les cieux ;
 Et déchirant d'une main sûre
 Le voile épais qui, pour nos yeux,
 Cacha si longt-tems la nature,
 Parle d'elle comme les Dieux :
 Je sais honorer le génie
 Dans M*** et dans Buffon ;
 J'applaudis au nerveux Piron
 Dans sa belle Métromanie ;
 J'admire Voltaire, et je dis :
 Voilà les dignes favoris

De la Déesse de mémoire !
Voilà les beaux noms que la gloire
Place parmi ses noms chéris !
Entr'eux et moi, quelle distance !
Comme rimeur, comme guerrier ,
C'est bien la gloire que j'encense :
Mais pour un obscur officier
Végétant d'après l'ordonnance
Pour un auteur sans conséquence
De quelqu'ouvrage familier ,
Prétendre à son double laurier ,
Ce seroit double extravagance ;
N'y pouvant atteindre, je prends
Le parti de l'insouciance ,
Aux douces erreurs du printems ,
J'abandonne mon existence.
Sans ambition, sans tourmens ,
Voyant un jour suivi par l'autre ,
Je lis des livres du vieux tems ,
Et je sers des beautés du nôtre.

A M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU ,

*Qui m'avoit envoyé son Epitre à M. de Voltaire
sur le mois d'Auguste.*

HÉLAS , oui ! vous avez raison
Dans ce tems de philosophie ,
Malgré sa triple Académie ,
Malgré d'Alembert et Buffon ,
Malgré son Encyclopédie ,
Notre charmante Nation
Conserve un peu de barbarie.
Notre langue sage et polie
Auroit pour sa perfection
Parfois besoin d'être ennoblie ;
Au lieu d'y mêler le jargon
De notre bonne compagnie ,
Plus d'une vieille expression
Y pourroit être rajeunie
Mais avant de changer les mots ,
Si d'abord nous changions les choses !
Mœurs , abus , préjugés , impôts :
Quel champ pour les métamorphoses !
Louis promet qu'il les fera ;
Un Roi peut tout ce qu'il veut faire ;

S'il y parvient comme on l'espère,
Dieu sait comme on le bénira!
En attendant, il est bien juste
Que nous rendions en son honneur
Au mois chéri du laboureur
L'antique et le beau nom d'Auguste.
L'équitable postérité
Saura qu'en sa splendeur première,
Ce mois fut réhabilité
Par votre muse printannière,
Et que vous avez mérité,
En commençant votre carrière,
Que Voltaire vous ait chanté.
Dans son estime soutenue
Pour l'Homère de notre tems,
Elle contraindra dans cent ans
L'Envie étonnée et vaincue
De lui bâtir un monument,
Où se placera la statue
Qu'on lui dressa dès son vivant.
Là, seront chacun à leur place,
Autour de ce Dieu des beaux vers,
Ornés de lauriers toujours verds
Les Saints, les Élus du Parnasse.
Mais sans beaucoup se souvenir
De tous les François de l'Église,

De ces tristes François-Xavier,
De Sales, de Paule et d'Assise,
Dans ce temple solide et beau
D'une architecture immortelle,
Elle réserve une chapelle
Pour le François de Neufchâteau.

IN-P R O M P T U

*Fait à Versailles en voyant dans les appartemens
le magasin des porcelaines de Sèvres.*

FRAGILES monumens de l'industrie humaine,
Hélas! tout vous ressemble en ce brillant séjour!
L'amitié, la faveur, la fortune et l'amour
Sont des vases de porcelaine.

EPIGRAMME.

DAMON, jadis l'apôtre du plaisir,
Leste, coquet, vif et formé pour plaire,
Aujourd'hui pleure en un morne loisir
Les doux péchés que l'amour lui fit faire.
Je pleurerai . . . non pas de repentir
D'avoir servi ce beau Dieu de Cythère,
Mais bien hélas ! de ne le plus servir.

TRIOLET.

GRONDEZ-moi, si vous le pouvez,
Mais je vous aime à la folie ;
Maintenant que vous le savez,
Grondez-moi, si vous le pouvez.
A la beauté que vous avez,
Unir raison, grace et saillie ! . .
Grondez-moi, si vous le pouvez,
Mais je vous aime à la folie.

A M. LE DUC DE MORTEMART,

Qui venoit d'obtenir le Régiment de Lorraine.

Vous m'avez fait plaisir extrême ,
 Aimable Duc, et j'ai déjà
 Chanté vingt-fois alléluia,
 Quoique nous soyons en carême.
 Le cœur a sa religion :
 Sur les succès de ce qu'il aime ,
 Il règle sa dévotion.
 Ce que c'est que la vie humaine !
 Je vous ai vu mon Lieutenant ,
 Sur l'esplanade et dans la plaine ,
 A droite , à gauche, en mouvement
 Quatre fois au moins par semaine ,
 Sous mon grave commandement.
 O révolution soudaine !
 C'est bien votre tour à présent !
 La Gloire par la main vous mène :
 Moi, je végète obscurément ;
 Vous avez un beau Régiment,
 Et je ne suis pas Capitaine.
 Mais suivons chacun notre essor ;
 J'ai prévu le vôtre d'avance ;

Et cependant, quoique le sort
 Ait mis entre nous de distance,
 Jusqu'ici je vous aimai fort...
 Vous serez Maréchal de France :
 Je saurai vous aimer encor.
 Il est vrai que votre naissance,
 Vos titres brillans, l'opulence,
 Et l'attirail d'un rang si haut,
 Tout l'accessoire qu'il vous donne,
 Sont très-rarement ce qu'il faut
 A l'Amitié naïve et bonne ;
 Mais puisque c'est le seul défaut
 Qu'elle trouve en votre personne,
 Votre esprit juste et gracieux,
 Votre cœur tendre et vertueux
 Méritent bien qu'on vous pardonne.

 QUATRAIN

Au sujet de l'Essai sur les femmes de M. THOMAS.

PRÈS de Neckre, il étoit assis,
 Lorsqu'il fit de si belles ames :
 Sur la Vénus de Médicis,
 Il nous a peint toutes les femmes.

A G L Y C È R E.

O très-séduisante Glycère,
 Ecoutez-moi : j'aurois tout-bas
 Une question à vous faire :
 M'aimez-vous ? ne m'aimez-vous pas ?
 Répondez ; et soyez sincère.
 Je sais trop bien que la beauté
 Fausse quelquefois par prudence,
 Sait ménager la vanité
 Au même instant qu'elle l'offense,
 Et désarmer par le silence,
 Les doux propos ou la gaité,
 Un questionneur entêté
 Qui veut savoir ce qu'elle pense,
 Et ne plus être balotté
 Entre la crainte et l'espérance...
 Parlez sans ambigüité ;
 Affligez-moi sans indulgence ;
 Point d'obligeante obscurité :
 Dire une fois la vérité
 Ne tire point à conséquence.
 D'honneur ! l'Amour est sans pitié.
 En bute à sa rage inhumaine,
 Esclave très-humilié,

Avec du tems et de la peine,
En me débattant dans ma chaîne,
Enfin je m'étois délié;
Et fuyant à travers l'orage,
Porté sur les flots, à la nage,
J'entrois au port de l'amitié.
Là, recueillant sur le rivage
Quelques débris de ma raison
Par bonheur sauvés du naufrage,
Détrompé de l'illusion,
Sans grands plaisirs, sans passion,
Vivant à-peu-près comme un sage,
J'avois, au défaut du bonheur,
La paix et le calme du cœur.
Loin de regretter son délire,
Je bravois l'amour, quand, hélas!
Je vis tes dangereux appas,
Tes jolis yeux et ton sourire
Dont je ne me défiois pas.
Tu me parles, ta voix m'attire,
Tes yeux m'attaquent, je combats:
Mes projets, mon expérience
Tu détruis tout cela d'un mot,
Et je suis presque sans défense
Pris dans tes filets comme un sot.
Quel destin! coquette et légère,

Aimant peu, ne songeant qu'à plaire,
 Je vois qu'un amant bien loyal
 Jusqu'ici ne te convient guère ;
 Que ton cœur enfant lui préfère
 Les jeux, les pompons et le bal ;
 Que sous ton empire inégal. . . .
 Mais qu'y faire enfin ? je t'adore,
 Sans trop compter sur le retour,
 Et leurré par toi dans ce jour,
 A tes pieds je m'empêtre encore
 Dans tous les gluaux de l'Amour.

V E R S

De M. Guéneau de Montcillard à M. de Bonnard.

HIER, ami Bonnard, avec d'aimables foux,
 De pampre et d'immortelle ayant ceint notre tête,
 De l'amitié nous avons fait la fête,
 Et t'avons bu par tous les bouts,
 En Vosne ta santé, tes plaisirs en Champagne,
 Et tes amours que sagesse accompagne
 En liqueur de madame Amphoux.

R É P O N S E

A M. Guénaud de Montbeillard.

LE Vosne, le Champagne, et puis madame Amphoux
Sont un trio de bonne compagnie,
Mais qu'il faut fêter avec vous :
Car sans vous il n'est point d'orgie.
Santé, Plaisir, Amour, voilà nos biens parfaits ;
Voilà le vrai Nectar, et la pure Ambroisie,
Que de sa main vraiment amie,
Nature distille à jamais,
Pour bien faire goûter la vie.
Savourez-les long-tems et toujours à grands traits.
Pour moi, je meurs de peur, hélas ! que la sagesse,
Disposant seule de mes jours,
N'ait, sans pitié pour ma jeunesse,
Brisé le flacon des Amours.
Sachant bien qu'à mon âge il faut une maitresse,
Elle m'en donne une de sa façon,
Que j'ai juré d'aimer sans cesse ;
Cette maitresse est la raison,
Auguste et sublime immortelle,
Qui n'a, c'est bien assez, contre elle que son nom.
Aimons, faisons aimer ma conquête nouvelle ;

Rendons-la , si nous le pouvons ,
Douce et touchante autant que belle ;
Mettons-lui parfois des pompons ;
Egayons-la par des chansons ,
Et même avec elle buvons
A ce qu'il faut quitter pour elle.

A U N A M I ,

En lui envoyant le roman intitulé : l'ÉCOLE DE l'AMITIÉ.

EN nous peignant un ami généreux ,
Du bien d'aimer faisant son bien suprême ,
Immolant tout , et jusqu'à l'Amour même ,
Pour un ami qu'il vouloit voir heureux ,
L'Auteur sans doute écrivoit une fable ,
Qui pût instruire à la fois et charmer ;
Mais je rendrois son roman véritable ,
Et c'est ainsi que mon cœur sait aimer.

A MADAME LA COMTESSE DE GENLIS,

*Le lendemain du spectacle du Jardin de l'Amitié,
où ses pièces furent jouées par ses deux filles, le
17 Mars 1779.*

C'EST la vertu, c'est le génie,
C'est la nature et la raison,
C'est la grace à l'esprit unie,
Qui de la décente Thalie
Empruntant la séduction,
Dans un style plein d'harmonie,
Hier nous ont donné leçon.
Femme étonnante, heureuse mère,
Modèle aimable des auteurs,
Vous créez si bien pour plaire
Et vos pièces et vos acteurs,
Que l'on ne sait qui l'on préfère.
Mais, belle Genlis, si j'osois,
Au milieu de tous les hommages,
Vous dire ici tous mes secrets,
Ces drames si beaux, si parfaits,
Si dignes de charmer les sages,
Ne sont pas ceux de vos ouvrages
Que j'aimerois mieux avoir faits.

V E R S

*Faits à l'occasion de ceux de M. le Vicomte de
Narb... à Madame de N.....*

JE crois à l'esprit de Narbonne ,
A son art de parler , d'écrire élégamment ;
Mais au bonheur qu'il me soupçonne ,
Je n'y crois point assurément.

HÉLAS ! j'aï beau dire et beau faire ,
Il me faudra demain croire à mes vingt-neuf ans ;
Quant à cette raison , triste fille du tems ,
En vérité ! je n'y crois guère.

O ma belle maitresse , aimable liberté !
J'ai vu l'heure où sur moi tu perdois ton empire.
Nermont paroît , et l'on desire ;
Près d'elle , malgré soi , l'on se sent arrêté ;
On la voit , on l'écoute , et bientôt on soupire.
Elle a tout ce qui nous attire ,
Tout ce qui pare la beauté ;
O sages ! craignez son sourire ,
Et sa voix douce , et sa gaité.

Sur vingt cœurs à la fois elle essaira ses armes ;

Un coup d'œil lui suffit pour régner à son gré ;
Tout ce qu'on me dira du pouvoir de ses charmes,
Sans hésiter, je le croirai.
Mais qu'on donne des loix à cet ame rébelle,
Ou qu'on croie en venir à bout,
Qu'on puisse l'enflammer, être adoré par elle,
Oh ! je ne le crois point du tout.

Avec beaucoup d'esprit, on est souvent bien bête.
Vous tous, que sous son joug elle sait asservir,
Si vous craignez l'amour et les maux qu'il apprête,
Quand un pareil objet à vos yeux vient s'offrir,
Il n'est qu'un moyen, c'est de fuir,
Et de ne pas tourner la tête.

A T R O I S S O E U R S .

A GLAÉ, Thalie, Euphrosine,
Si les Graces ont eu ces noms,
Ils sont changés, et nous disons
Mabile, Olympe, Alexandrine.

A MONSIEUR DORAT.

SINCÈRE ami, parjure amant,
Poète aimable, homme charmant,
Ne crains pas que je les oublie,
Ces momens heureux, mais trop courts;
Où nous parlions philosophie,
Après avoir parlé d'Amours.
Que du moins ta correspondance
Supplée à ton doux entretien!
Console-moi de ton absence,
En versant ton cœur dans le mien.
Causons en toute confiance;
Cher fripon, ne me cache rien:
Que fais-tu de tes deux maitresses?
Les gardes-tu? les sers-tu bien?
Leurs querelles et leur caresses
Ont-elles brisé ton lien?
Non, je le vois; tu t'en amuses.
A plaisir tourmentant leurs cœurs,
Par jour tu leur fais cent noirceurs,
Et tu n'es fidèle qu'aux Muses.
Ma foi! tu prends le bon parti.
Je crois tes maitresses fort belles!
Mais les Muses le sont comme elles,

Et tu n'en seras pas trahi.
Sois leur amant, sois leur ami.
Que tes vers dictés par les Graces
Soient applaudis par les Amours!
Vois naître en tous lieux sur tes traces
Des roses qui vivront toujours.
Que ta plume aimable et chérie
Peigne en se jouant nos travers!
Sois à jamais pour ta Patrie
Le Dieu fêté des jolis vers!
Domptant rivaux et beauté fière,
Variant ton rapide essor,
En débutant dans la carrière,
Tu la parcourois sans effort.
Vainqueur modeste et fait pour plaire,
De concert avec les neuf-Sœurs,
Les ris badins couvroient de fleurs
Ta casaque de Mousquetaire.
Les ans n'ont point changé ton sort.
Sur le Parnasse et dans Cythère,
Tu seras bien long-tems encor
Général de troupe légère:
Honorable et brillant emploi,
Pour qui l'on n'a donné qu'à toi
La survivance de Voltaire.
Nous tous faiseurs de madrigaux,
De Stance, Epitre familière,

Tes Soldats et non tes égaux,
 Marchons gaiement sous ta bannière
 En répétant tes vers nouveaux.
 Le plaisir! c'est ton cri de guerre.
 Si nous portons à nos chapéaux
 Quelques brins de myrte et de lierre,
 Symbole et prix de nos travaux,
 Toi, notre chef, notre héros,
 Tu portes la couronne entière.

RÉPONSE DE M. DORAT.

DE Tivoli le possesseur charmant,
 Pour bien louer te légua ses finesses.
 Que je les crains les vers que tu m'adresses!
 Ma vanité vient d'y croire un moment.
 Mon front ceignoit la palme du génie,
 Que par tes mains le goût venoit m'offrir;
 De tes chansons savourant l'harmonie,
 Je me laissois doucement pervertir:
 Mais je reviens à ma philosophie;
 J'allois rêver; tu m'apprends à jouir;
 Le vrai triomphe est dans la modestie,
 Et l'amour-propre eût gâté mon plaisir.
 Va, nous servons sous la même bannière;
 Ton compagnon, ton ami, ton égal,

Ainsi que toi, je marche en volontaire.
Brigant tous deux, dans une aimable guerre ;
Le prix du cirque et les profits du bal,
Le grand honneur qui naît d'un madrigal,
Et du plaisir la cocarde légère,
On nous a vûs aller, tant bien que mal,
De Gnyde au Pinde, et du Pinde à Cythère.
C'est à Ferney qu'est notre Général:
En cheveux blancs professant l'art de plaire,
Il a vieilli sans maître et sans rival.
Franchit qui peut ce roc où Mnémosine
Brave la foudre à l'ombre du laurier!
Pour nous, jouant sous l'humble coudrier,
Cueillons des fleurs au bas de la colline :
L'Envie alors pourra nous oublier.
Songeons, ami, que les jeux du bel âge
Sont emportés sur les ailes des vents ;
L'Automne est froid, c'est la saison du sage :
Les foux heureux sont tous dans leur printemps.
Je m'apperçois que le mien déménage,
Et je voudrois saisir à son passage
Son dernier myrthe et ses derniers instans.
Il s'est enfui, le tems des deux maitresses
Sensible et douce, une me reste encor,
Et mon desir se borne à ses caresses :
Deux sont un bien, mais une est un trésor.

A M A D A M E ***.

*Qui avoit adressé à l'auteur de jolis vers anonymes
sur lesquels elle demandoit le secret.*

J'AI lu vingt-fois ces vers charmans ;
Ils me prodiguent la louange ,
Je dois les trouver excellens ;
Mais le doux parfum de l'encens
Ne me fait point prendre le change.
Ces vers aisés et délicats ,
J'en suis l'objet, je m'en honore :
Ils me paroissent pleins d'appas ,
Et me paroïtroient tels encore ,
Quand même ils ne me loueroient pas.
Tout ce qu'ils disent à ma gloire
Sans cesse à l'esprit me revient ;
Il est vrai que je n'en crois rien :
Mais j'aimerois bien à le croire.
Cui, la louange est un poison ,
Qui, lorsque la beauté l'apprête,
Fait au moins dormir la raison
Et trop souvent tourner la tête.
De la mienne c'en étoit fait :
Un mot la sauvera peut-être ;

On m'ordonne d'être discret :
Ah! celle qui croit me connoître
Ne me connoit guère en effet.
Qui que tu sois, aimable objet ,
Apprends que ton soupçon m'offense ;
Que pour mon esprit et mon cœur ,
Les plaisirs qu'on goûte en silence
Sont les seuls qui font le bonheur.
Des faveurs qu'on a pu nous faire
S'il est bien doux de se vanter ,
Celui qui sait les mériter
Trouve encor plus doux de se taire.
Oui, sûrement je me tairai :
Mais quand je fais ce qu'on espère ,
Ne puis-je du moins sans mystère
Savoir qui je remerciai ?
Si ces vers étoient votre ouvrage ! . . .
Jusqu'ici je les aimai bien ;
Mais je ne puis dire combien
Je les aimerois davantage.
Jamais, jamais rien de si doux . . .
Se pourroit-il ? . . . mon cœur . . . le vôtre . . .
Ah! Cloë, ces vers sont de vous :
Je ne veux pas qu'ils soient d'une autre.

A MADAME D'ARTUS.

En lui envoyant le recueil intitulé : les GRACES.

VOILA, Madame, les Graces de la première édition, qui valent bien celles de la seconde. Vous serez sûrement contente de la Comédie de M. de Saint-Foix, et des jolis vers de M. le Cardinal de Bernis et de M. Dorat. Je ne sais si vous le serez autant de la dissertation sur les Graces. Ces deux mots sont, à ce qu'il me semble, étonnés de se trouver près l'un de l'autre :

C'est bien assez de les sentir.

Je suis toujours tenté de plaindre

Celui qui veut les définir ;

Il faut les aimer, les servir,

Les invoquer, et non les peindre.

Malheur cent fois à ce savant

Qui, dans ses pages éternelles,

Les analyse doctement !

Tout dissertateur est pédant,

Et ne fut jamais connu d'elles.

Oh ! combien j'en sais qui font peur

A ces Graces si fugitives,

Si folâtres et si naïves ,
Qu'on attire par la douceur ,
Mais qu'on ne rend jamais captives !
Quand pour les fixer sur leurs pas ,
Tant de Belles de tous états
Consument envain leur adresse ,
Vous seule ici ne savez pas
Qu'avec vous elles sont sans cesse ;
Qu'on les voit dans vos jolis yeux
Animer de leurs plus doux feux
La négligence et la paresse ;
Qu'elles sont dans vos airs boudeurs ,
Et dans vos propos enchanteurs ...
En les épiant sur vos traces .
J'irai leur présenter des vœux .
Mais, que dis-je , hélas , malheureux !
Quand à trente ans on est goutteux ,
Peut-on sacrifier aux Graces ?

M E S V O E U X ,

Au commencement de l'année.

SI dans ce jour anniversaire ,
J'avois quelques vœux à former ,
J'en ferois pour l'amant sincère
Occupé de se faire aimer ;
Pour la tendre et jeune bergère
Qu'un secret penchant vient charmer ,
Qui craint , hésite , délibère ,
Veut et ne veut pas s'enflammer ;
Contre ce vieux atrabilaire
Aux sens flétris , au cœur glacé ,
Prôneur ennuyeux du passé ,
Blâmant ce qu'il ne peut plus faire
Centre ces malheureux époux
Qui ne sachant point l'art de plaire ,
Osent pourtant être jaloux....
Ne désirant qu'avec sagesse ,
A celle-ci j'aurois voulu
Pouvoir donner plus de vertu ;
A celle-là plus de foiblesse ;
Aux uns moins de légèreté ,
Aux autres moins de suffisance ,

M

A tous plus de sincérité,
Moins d'esprit que de vérité,
Plus de candeur que d'éloquence,
Plus d'amour que de vanité.
Mais dans la longue kirieille
Des vœux qu'on peut faire en ce jour,
Voici ceux qu'en sujet fidèle
J'adresse en secret à l'Amour :

- » Avec bonté daigne m'entendre,
- » Dieu puissant dont je suis la loi,
- » Mon cœur ambitieux et tendre
- » N'eut jamais plus besoin de toi.
- » L'unique objet de ma tendresse,
- » Celle que j'aime pour jamais,
- » Amour, dis-moi, tu la connais,
- » Tu connois cette enchanteresse,
- » Son doux sourire, ses appas,
- » Sa voix touchante, sa jeunesse...
- » Eh bien ! Amour, ne permets pas
- » Qu'un autre que moi l'intéresse !
- » Près d'elle viens me seconder !
- » Puissai-je, l'occupant sans cesse,
- » Lui plaire, la persuader,
- » La pénétrer de ton ivresse,
- » La conquérir et la garder « !

A M. LE MARQUIS DE P...

HOMME charmant, homme estimable,
Grand merci de tes jolis vers !
Grand merci de ta prose aimable !
L'un et l'autre me sont bien chers.
Mon cœur a reçu ton excuse ;
Rends-lui plus de justice, et croi
Lors même qu'il se plaint de toi,
Que ce n'est pas toi qu'il accuse :
C'est ce pays d'enchantemens,
Ce pays brillant des surfaces,
Et sur-tout des objets présens,
C'est ce Paris où les talens,
Les Jeux, les Amours et les Graces
Remplissent si bien les momens.
On est entraîné, je le sens.
L'amitié, quand elle est absente,
Perd quelque chose de ses droits ;
Il faut qu'elle soit indulgente ;
Et lorsque dans cinq ou six mois
On lui sait écrire une fois,
Elle doit être bien contente.
Suis tes destins, aime et jouis,
C'est l'amitié qui te l'ordonne ;

Par tes chansons, par tes écrits,
Charme à la fois les bons esprits,
Et la beauté qui te couronne.

Quant à moi, cloué dans Strasbourg,
Loin de toute littérature,
Loin des nouvelles de la Cour,
Fidèle abonné du Mercure,
Connoissant par lui la brochure,
Le livre ou la pièce du jour,
Je coule en paix ma vie obscure,
Indifférent sur plus d'un point,
Laisant chacun dans son église,
Chanter, penser, vivre à sa guise,
Approuvant peu, ne blâmant point,
Et cependant plein de franchise;
Ne parlant guère aux Généraux,
Fuyant la vanité gothique,
Les récits lourds, les vieux propos
De la noblesse germanique;
Les Docteurs au savoir antique,
Aux longues phrases, aux grands mots;
La foule innombrable des sots,
Et même la bruyante clique
De nos étourdis de héros.
Je me plais dans ma solitude.
J'y trouve ensemble et tour-à-tour

Le repos, l'amitié, l'étude,
Doux équivalens de l'amour.
Eh ! que me faut-il davantage ?
Mes six lustres bientôt complets
Ont fixé mon humeur volage ;
Je me sens des desirs secrets,
Un certain besoin d'être sage....
Sans plaisir vif et sans tourment,
Je suis moins heureux que content,
Comme je voudrais toujours être.
Mais qui peut répondre de soi ?
Dans six mois, dans deux jours peut-être,
Un enfant me fera la loi,
Et je languirai sous un maître.

A MADAME LA DUCHESSE DE MORTEMART,

Qui venoit d'accoucher d'une troisième fille.

MÈRE charmante des trois filles,
Je viens vous faire compliment.
Nous les verrons incessamment
Belles comme vous et gentilles,
Être vos plus chers ornemens,
Et former avec leurs mamans
La plus aimable des familles.
Vénus jadis en eut autant :
Sans cesse, dit-on, auprès d'elle,
On voyoit ce trio charmant,
Et Vénus en étoit plus belle.
Malgré cette comparaison,
Que je crois pourtant juste et sage,
J'imagine qu'un gros garçon
Vous auroit plu bien davantage.
Mais ce beau fils aura son tour ;
Oui, pour embellir votre cour,
De Vénus vous suivrez les traces,
En donnant trois sœurs à l'Amour,
Et nous sommes certains qu'un jour
Vous donnerez un frère aux Graces.

A MADAME B**.

JE le dis et je suis sincère,
Maman B**. je vous préfère
A bien des femmes de vingt ans.
J'aime mieux vos longues cornettes,
Votre peau fraîche, vos bras blancs,
Votre air dévot et vos lunettes
Que les pompons et les rubans
Des plus sémillantes coquettes.
Vous ne redoutez rien du tems,
Bien différente de ces Belles
Qu'on vit perdre avec leur printemps
La beauté, l'esprit, les talens,
Et tout ce qu'adoroit en elles
L'essaim nombreux de leurs amans.

LA grace douce et naturelle
De votre esprit plein d'agrémens,
Nous paroît toujours plus nouvelle.
J'ignore ce que vous étiez
Dans vos amours, vos amitiés,
A l'âge où l'on tourne les têtes;
Mais quand on a soumis un cœur,

Il faut être ce que vous êtes,
Pour qu'il s'attache à son vainqueur,
Et pour conserver ses conquêtes.

V E R S

*A Madame la Vicomtesse de la Charce, de la
part d'un jeune Officier du Régiment de Beauce,
en lui présentant un petit livre dessiné de sa
main, où étoient renfermés les noms de tous les
Officiers du Régiment,*

LA Charce, notre Souveraine,
Qui régniez sans art et sans peine
Par la douceur et les attraits,
De la part du Dieu de Cythère,
Je vous offre dans ces essais
L'hommage du Dieu de la Guerre
Et la liste de vos Sujets.

ÉPI TRE

A M. le Marquis de Bercy.

C'EST à toi qu'il convient d'écrire
 En belle prose , en jolis vers ,
 Toi , dont l'esprit est sans travers
 Et que la raison même inspire ,
 Homme aimable autant qu'éclairé ,
 Pere tendre , époux adoré ,
 Qui , maîtrisant les destinées ,
 Libre habitant des plus beaux lieux , (1)
 Vois dans tes loisirs studieux ,
 S'enfuir tes rapides journées ,
 Et sais aimer et vivre heureux ,
 Dans le calme délicieux
 Des passions bien ordonnées.
 Quant à moi , toujours reporté
 Vers les erreurs du premier âge ,
 Hélas ! j'ai bien la volonté ,
 Mais non la force d'être sage.
 Aussi , conçois-tu mes regrets ,
 Connois-tu ma peine cruelle ?

(1) Le beau Château de Bercy , près de Paris.

Des deux femmes que j'adorois
L'une déjà m'est infidèle ;
Et soit dit entre nous , je voi
Qu'un mien ami l'a rendu telle ;
Et l'autre coquette rébelle
Qui sembloit s'offrir à ma foi,
De mes seuls hommages avide,
Aujourd'hui qu'elle se décide,
Ne se décide point pour moi

ET puis fiez-vous à ces Dames !
Croyez à leurs constantes flammes !
Hélas ! en vivant sous leurs lois,
J'apprends, par plus d'une infortune,
Qu'elles nous échappent vingt fois,
Sans que nous leur échappions une.
Que de revers ! que d'embarras !
Pourtant je ne m'en pendrai pas.
Sous ma surface assez frivole,
Je réfléchis de loin à loin,
Et de tems en tems , au besoin,
La réflexion me console.
Je me suis dit : pourquoi vouloir
Que l'on t'adorât sans te voir ?
C'est aussi par trop d'exigence ;
Dieu le commande envain pour soi.

A votre foible intelligence ,
 Il faut malgré Dieu , malgré toi ,
 Un objet de culte en présence.
 Si ton ami plaît aujourd'hui ,
 Tant mieux ! jouis de sa victoire ;
 Eh ! qui peut t'empêcher de croire
 Que c'est toi seul qui plais en lui ?
 Ces rapports, cette convenance
 Par où vos deux cœurs sont unis ,
 Ta maitresse les a saisis :
 Elle aime en lui ta ressemblance ;
 D'ailleurs c'est l'usage à Paris.
 Une femme , à celui qu'elle aime ,
 Ne se livre point à demi ,
 Et le prouve en aimant de même ,
 Tôt ou tard , son meilleur ami
 Quant à la Belle un peu maligne ,
 Quant à l'amant prédestiné
 A lui paroître le plus digne ,
 Ma foi ! je leur ai pardonné ;
 Parce qu'entre nous je soupçonne
 A travers ses yeux ingénus ,
 Qu'étant belle comme Vénus ,
 Elle est de même un peu friponne ;
 Et si l'hiver suivi des jeux
 A Paris bientôt la ramène ,

Mon rival et moi dans ces lieux ,
Dépouillant soudain toute haine ;
Nous nous trouverons trop heureux
Qu'elle veuille prendre la peine
De nous bien tromper tous les deux.
Je vivrai dans cette espérance.
En attendant ces doux momens ,
Pour charmer mon impatience ,
Pour tromper l'amour et le tems ,
Je bois et ris en assurance.
Je vois et j'entends M*** ;
C'est pour galopper sur sa trace ,
Pour le suivre depuis trois mois
Que j'ai déserté du Parnasse ,
Et quitté mes auteurs de choix ,
Tacite , Xenophon , Horace ;
Mais je n'y perds rien cette fois ;
En génie , en talens , en grace ,
Il les égale , il les surpasse ,
Et lui seul les vaut tous les trois.
Guidé par lui dans la carrière ,
Je parcours ces champs du Hainaut ,
Théâtre fameux de la guerre ,
Où le sang humain à grand flot
Féconda si souvent la terre
Et rougit les bords de l'Escant.

En m'instruisant dans l'art sublime ,
Où l'on admire les héros ,
Je conviens qu'il fait bien des maux
Et que la gloire est un grand crime ;
Je la condamne dans mon cœur :
Mais malgré mon cœur je l'estime ,
Et brigue le fatal honneur
D'être quelque jour sa victime.

Ainsi chez nous tout est erreur ,
Illusion , inconséquence.
L'éclat nous tient lieu du bonheur ;
On ne sait jamais ce qu'on pense ;
Louant et blâmant tour - à - tour ,
Nous n'agissons que par saillie ;
La gloire et l'amour sont folie :
On aime la gloire et l'amour.

A MADAME DE.....

Dont Sainte - Suzanne est la Patrone.

EN vrai lion, la première Suzanne
Se défendit contre deux vieux coquins,
Qui pour ses deux yeux noirs, et ses appas divins,
Brûloient d'un feu plus que profane.
C'étoit beaucoup de résister à deux !
Mais contre un seul, tout de bon se défendre,
Contre un seul, jeune et beau, respectueux et tendre,
Insinuant et vif, amateur des yeux bleux,
Que protège l'amour, que le moment seconde,
Le triomphe seroit encor plus glorieux :
Qu'en dites-vous, Madame la seconde ?

A M. LE COMTE DE CASSINI.

Vous qui rimez avec aisance
 Et qui calculez l'infini ,
 Aimable et savant Cassini ,
 Vous vous souvenez bien , je pense ,
 Que mon cœur au vôtre est uni
 Par instinct , par reconnoissance ,
 Par ce sympathique lien
 Qui nous fait sentir sa puissance ,
 Et qu'on n'explique pas trop bien.
 Au penchant qui vers vous m'attire
 Me laissant aller doucement ,
 Je vous regrette et vous désire ;
 Je m'occupe de vous souvent ,
 Et j'ai plaisir à vous l'écrire.
 L'amitié , (qui peut en douter ?)
 A parfois les moeurs de son frère ;
 L'aveu qu'elle se plut à faire ,
 Elle aime à vous le répéter.
 Je rends grâce à la destinée
 Dont l'ordre despotique et doux
 Enjoint à mon ame entraînée
 D'aimer tout ce qui tient à vous ;

Cette femme jeune et touchante
Qui naquit pour vous rendre heureux,
Ces parens si chéris qu'enchantent
Le bonheur d'un fils digne d'eux;
Et votre sœur aux jolis yeux,
A la gaité vive et brillante,
Et cette Cousine étonnante
Que l'on voit de sa belle main
Animer la harpe savante,
Faire parler le clavecin,
Et rendre la toile vivante,
Tandis qu'à ces talens divins,
Joignant un goût sûr et sévère,
Elle sait, comme Boileau, faire
De beaux grands vers alexandrins.
J'adore en votre aimable tante
L'esprit à tous les tons monté,
La grace naïve et piquante,
Ce zèle vrai, cette ame ardente,
Cet empire de la beauté
Et de la raison éloquente....
Comment ai-je pu la quitter,
Cette société charmante ?
Je vais long-tems la regretter.
Ces beaux jours où j'aimais à vivre,
Comme l'ombre ils sont effacés;

Et

Et je ne les vois remplacés
 Que par la nuit qui va les suivre.
 Mais si je pousse des soupirs,
 Si mon ame vers vous s'élançe,
 Pour tromper un peu ses desirs,
 Pour charmer l'ennui de l'absence,
 Il me reste encor deux plaisirs,
 Le souvenir et l'espérance.

H Y M N E A L' A M O U R.

DIEU d'Amour ! qu'il est doux de vivre en tes liens !
 Tes maux sont des plaisirs, tes ennuis sont des biens :
 Quel intérêt touchant tu répands sur la vie !
 Il n'est, lorsque l'on aime, aucuns momens perdus :
 Combien je fus heureux, tant que j'aimai Silvie !
 Près d'elle, tes transports m'ont tous été connus ;
 Et pourtant, (croiras-tu ce que je te confie ?)
 Je fus bien plus heureux, quand je ne l'aimai plus.

L'ESPRIT QUI PLAÎT.

IL est bien des genres d'esprit :
Mais celui qu'à tous on préfère,
Celui qui saura toujours plaire,
C'est le vôtre sans contredit :
Esprit profond dans sa finesse,
Et gracieux avec justesse,
Qui se plie à tous les sujets,
Qui, comme une glace fidelle,
Sait réfléchir tous les objets,
Et qui, par les plus doux reflets,
Leur donne une beauté nouvelle.
Un esprit vif et pétillant
M'éblouit plus qu'il ne m'attire,
Et le trait qui n'est que saillant
N'est pas trop celui que j'admire.
J'aime qu'un mot sage ou brillant
Me fasse penser ou sourire.
Or, quand vous parlez, on sourit,
On s'égaye, on pense, on s'instruit,
On vous pardonne votre empire ;
Près de vous enfin l'on jouit,
En vous entendant toujours dire
Ce que l'on voudroit avoir dit.

A MADAME LA MARQUISE DE P***. (1)

1778.

BON jour, Madame la Marquise !
 Puisqu'il est d'usage entre nous ,
 De converser avec franchise ,
 Encor faut-il que je vous dise
 Comme l'on parle ici de vous ;
 Cet *on* qui parle, c'est moi-même.
 Ainsi que moi, vous savez bien
 Que l'on parle de ce qu'on aime
 A propos de tout et de rien.
 J'entremêle avec assurance
 Votre nom dans tous mes récits :
 Vous êtes pour moi dans Paris

(1) La Marquise de P***, pendant vingt ans Dame d'Honneur du Palais-Royal, s'occupant de parfilage & de Romans, plus que de philosophie, gaie, vive, aimable et pleine d'agrémens à 68 ans. Son esprit est charmant, et son ame est excellente. Depuis plus de trente ans, elle aime M. de M***, avec l'ivresse du plus tendre sentiment, ne voit, ne sent, ne pense que pour lui. On dit qu'autrefois elle aimoit de même le Comte de Frise, et que ce n'est qu'après sa mort qu'elle est devenue l'amie de M. de M***, elle ne le nomme jamais que le Comte. (Note de M. Bonnard en 1778.)

La Marquise par excellence.
Mais la Capitale d'Auxois
N'est pas pour vous celle de France;
J'ai beau vous citer mille fois:
Les belles Dames que j'y vois
N'ont de vous nulle connoissance.
Chacune, à votre occasion,
S'en vient, d'un air de confiance,
M'adresser une question:
» Cette Marquise que l'on vante
Est-elle encor dans son printems?
Blonde tendre, ou brune piquante?
En amour est-elle constante?
Se plaît-elle à changer d'amans?
Sa maison sans doute est brillante,
Et son cuisinier excellent?
Elle est philosophe et savante?...
Non, mesdames, assurément,
Non: la Marquise que je vante
Peut bien avoir eu quelque amant;
Mais pour l'amour, en ce moment,
Je la crois fort indifférente.
Elle a plus de trois fois vingt ans,
N'a jamais lu que des romans,
Ne sait que l'histoire courante,
Et chez tous messieurs les savans,

Passeroit pour fort ignorante.
 Elle ne peut souffrir les vers ;
 On ne soupe jamais chez elle ,
 Et même par fois les hivers
 Fait si petit feu qu'on y gèle.
 On prétend qu'elle a dans l'esprit
 Moins de suite que de saillie ,
 Et des femmes souvent m'ont dit
 Qu'elle ne fut jamais jolie.
 Mais on se trompe, elle l'étoit :
 Eh ! ne l'est-on pas , quand on plaît ?
 Les plus belles ont des égales :
 Mais dans l'art de plaire en effet ,
 La Marquise a peu de rivales.
 Aujourd'hui comme en ses beaux jours ,
 Par l'agrément et par la grace ,
 Près d'elle attirant les Amours ,
 On les voit se jouer toujours
 Avec l'Amitié sur sa trace ,
 Et sourire à tous ses discours.
 Son esprit jamais ne sommeille.
 Le Dieu charmant des vrais bons mots ,
 L'aimable et riant à-propos
 Est toujours là qui la conseille.
 Il faut l'entendre, il faut la voir
 Dans sa gaité vive et brillante ;

C'est à souper, c'est sur le soir
 Qu'elle est aimable et pétillante.
 Tenez cependant pour certain
 Qu'avec vos mines amoureuses,
 Et vos grands yeux, et votre teint,
 Vous seriez, mesdames, heureuses
 D'avoir son esprit du matin. (1)
 Mais ce que l'on admire en elle
 Plus que je ne puis l'exprimer,
 C'est son ame sensible et belle:
 Eh ! qui jamais sut mieux aimer ?
 Et sur cela, je leur raconte
 Vos actions et vos propos,
 Et tous ces traits originaux
 De votre amitié pour le Comte,
 Pour ce Comte, notre héros,
 Homme aimable, homme de génie
 Que l'ingratitude et l'envie

(1) Ce trait est anecdote. Un matin, le Comte de Frise parloit en toute confiance à la Marquise de P***. de son amour pour la Comtesse de Forcalquier. La Marquise lui faisoit mille plaisanteries charmantes ; & le Comte, ravi de l'entendre, lui disoit de tems en tems : *que vous êtes charmante, et que vous avez d'esprit !* *Avouez,* reprit-elle, *que vous seriez heureux, si votre Comtesse avoit seulement mon esprit du matin.* (Note de M. de Bonnard.)

Ont si long-tems calomnié,
Mais à qui nous rendons hommage,
Et que la postérité sage
Jugera comme l'amitié.
C'est alors qu'on aime à m'entendre,
Que l'on se tait pour m'écouter,
Que je vois les yeux s'humecter,
De douces larmes se répandre,
Et qu'on me force à répéter
Ce que de moi l'on vient d'apprendre.
Chaque cœur vous dresse un autel;
L'enthousiasme universel
Sur mon bon destin se récrie ;
On m'envie en m'applaudissant,
Parcequ'on croit en m'écoutant
Que vous m'aimez à la folie.
Moi, je réponds modestement
Que n'aimant qu'un objet sur terre,
La Marquise se laisse aimer
De tous ceux qu'elle n'aime guère;
Que si l'on vient à s'enflammer
De l'espoir d'être aimé par elle,
A tous les transports d'un beau zèle,
Elle répond sans beaucoup d'art :
Moi ! faire une amitié nouvelle !
Il n'est plus tems ! il est trop tard !

Enfin je l'aime à tout hazard,
Sans vouloir qu'elle me le rende,
Sans croire lui rien inspirer ;
En l'adorant, je ne demande
Que le plaisir de l'adorer.

Ici je finis, et je n'ose
Traiter plus au long cet objet :
Car en fussiez-vous le sujet,
Trop parler d'une même chose
Et vous ennuie, et vous déplaît.
Au lieu de tout mon beau langage,
Si je vous eusse fait cadeau
D'un gros vaisseau de parfilage,
Ou de quelque roman nouveau,
Je vous aurois plu davantage :
Je le sais, mais notre rivage
Ne produit roman ni vaisseau,
Et des vers sont tout notre hommage.

A M A F E M M E

*Qui m'avoit mandé que notre fils BONBON m'envoyoit
pour mon bouquet ses lys et ses roses, et qu'elle
y joignoit des baisers par dessus.*

J E U N E Maman du gros Bonbon,
Avec quels transports, quelles joyes,
J'ai reçu ce que tu m'envoyes
En l'honneur de mon saint patron !
Oh bon Dieu ! les charmantes choses !
Des lys mêlés avec des roses,
Et des baisers tout par dessus !...
Si c'est Bonbon qui me les donne,
S'ils sont cueillis sur sa personne,
C'est de toi qu'il les a reçus.
Mais soit du fils, soit de la mere,
Pareils envois sont sûrs de plaire,
Et chez moi toujours bien venus.
O ma douce et bonne Sophie !
Toi, Bonbon, si beau, si joyeux !
Couple charmant et gracieux !
Vous me faites aimer la vie.
Souriez-moi long-tems tous deux.
Chaque année, au jour de ma fête,

Détachez de vos blonds cheveux
Quelques fleurs pour orner ma tête,
Et je serai long-tems heureux.
Depuis que je suis à moi-même,
C'est vous deux, c'est vous seuls que j'aime.
Deux enfans jadis avec vous
Partageoient cet amour extrême,
Sans que vous en fussiez jaloux.
Hélas ! tu le voyois sans cesse,
Avec quels soins, quelle tendresse,
Des petits-fils du grand Henri
Ma main cultivoit la jeunesse !
Dépôt précieux et chéri !
Je vous pleurai, je le confesse
Mais éloignons ces souvenirs.
Pour jouir encore de mon ame,
Pour savourer les vrais plaisirs,
N'ai-je pas mon fils et ma femme ?
Près de mon Bonbon gros et frais,
Près de ma femme bonne et belle,
Est-il des maux ou des regrets ?
Non, je le sens, et désormais
Tous mes travaux, tous mes souhaits
Mes pensers, mes desirs secrets,
Mon cœur, mon esprit et mon zèle,
Mes lectures et mes extraits,

Chaque réflexion nouvelle ,
Tout , jusques aux vers que je fais ,
Tout est pour lui, tout est pour elle.

IMITATION DE MARTIAL.

DANS le cours d'une vie entière,
S'il falloit ne compter que les heureux instans,
A quoi se réduiroit la plus longue carrière?
On nous croit des vieillards, nous sommes des enfans.

Qu'est-ce en effet que des jours languissans,
Flétris par la douleur ou par la maladie?

Long-tems souffrir, est-ce vivre long-tems ?

Ce n'est pas le nombre des ans,

C'est le plaisir qui fait la vie.

L A R A I S O N (*)

aux hommes.

O vous tous qui ne m'aimez gueres,
Mortels ingrats que je chéris,
Ecoutez-moi, chers ennemis,
Sans préjugé, ni sans colère.
Je voudrois vous parler de moi,
Et ne point vous causer d'effroi;
Je me flatte un peu trop peut-être:
Mais je me suis souvent promis
Que si vous pouviez me connoître,
Nous serions assez bons amis.
On m'a peinte altière et sauvage:
Hélas! en tout tems, en tout lieu,
Plus d'un fou que je crois un sage,
Pour me traiter comme son Dieu,
A défiguré mon image.
Connoissez-moi, voici mes traits.
Je suis par-tout où je me plais;

(1) Cette Epitre est composée de fragmens trouvés dans les papiers de feu M. de Bonnard. Elle fut lue en 1785 dans une Séance publique de l'Académie de Dijon, dont il étoit membre.

Je m'assied par fois sur le trône ;
On croit me tenir au Palais :
On me vit un jour en Sorbonne.
Je mène avec moi la gaité ;
Je cherche à plaire , j'aime à rire ;
Je veux consoler plus qu'instruire
Votre fragile humanité.
Je n'ai point de sexe et point d'âge ;
Je badine avec les enfans ,
Et je médite avec le sage.
Je fais des loix et des romans.
J'ai dicté des fables charmantes ;
La Fontaine eut tous mes secrets :
Car il vous faut, mes chers François ,
Des moralités bien riantes ;
Aussi dans Buffon, dans Guéneau, (1)
Sans ce bel esprit qu'on étale ,
En Prose j'ai mis la morale ;
J'ai pris pour modèle un oiseau.
J'ai dicté, du moins en partie ,
Votre énorme Encyclopédie :
Mais malgré les trésors ouverts

(1) Feu M. Guéneau de Montbeillard, ami de l'Auteur, excellent continuateur de l'Histoire naturelle pour la partie des oiseaux, du vivant même de M. Buffon dont il a parfaitement imité la manière.

Sous l'effort des plus doctes plumes,
J'ai toujours vû que l'Univers
S'occupoit peu des gros volumes.

La science avec les Docteurs
Ne m'a que rarement servie ;
C'est qu'en dissertant on ennuie,
Et c'est le plus grand des malheurs.

Mais j'ai dans le monde une amie,
Par qui, sous des destins meilleurs,
Je vois ma puissance affermie
Sur les esprits et sur les cœurs :
C'est la touchante Poésie,
Ainsi que moi fille des Dieux,
Et que leur bonté m'associe
Pour me faire régner comme eux.
Tant que l'une à l'autre fidele,
De notre force mutuelle
Nous nous prêterons le secours,
Nous soumettrons le plus rebelle,
Et nous triompherons toujours.
Si je lui donne l'énergie,
Et la force et la gravité,
Elle me prête sa magie ;
Elle adoucit ma dignité.
Sa main discrète et toujours sûre,
En se chargeant de ma parure,

Sait ajouter à mes attraits.
Je lui révèle mes secrets ;
Et soudain d'un aile légère ,
Ma douce et tendre messagère
Publiant par-tout mes décrets ,
Leur imprimant un caractère
Qui les fait chérir à jamais ,
Va porter au bout de la terre
Et mes conseils et ses bienfaits.
A l'exil long-tems condamnée ,
J'ai vû par-tout mon nom proscrit ;
Du fond obscur de mon réduit
Où je languissois confinée ,
J'ai vû l'ignorance et la nuit ;
Et le préjugé qui les suit
Couvrir la terre infortunée.
Enfin , comme un sage (1) l'a dit ,
Allant à petite journée ,
Regagnant petit-à-petit
Les beaux pays où j'étois née ,
Un jour plus pur enfin me luit ;
Devant moi , le préjugé fuit ;
Je marche la tête levée ,
Et la sottise , dans l'effroi ,

(1) Voltaire.

N'ose plus usurper sur moi
La gloire qui m'est réservée.
Entre les peuples et les Rois,
Tenant aujourd'hui la balance,
Je viens prononcer sur leurs droits ;
Je dicte aux uns l'obéissance ;
J'apprends aux autres que les loix
Sont au-dessus de leur puissance.
Sur des bords lointains et rivaux
Qui m'ont prise pour Souveraine,
Je vois un peuple de Héros (1)
Défendre la nature humaine,
Montrer à des maîtres ingrats
Cette fierté républicaine,
Cette vertu dans les combats,
Et cette sagesse romaine
Qui fait prospérer les états.
De l'un et de l'autre hémisphère
Je n'ai pas encor fait le tour ;
J'espère pourtant quelque jour
Vivre en sûreté sur la terre :
Oui, j'espère dans deux cents ans
Pénétrer jusques dans Bizance ,

(1) Les États-Unis de l'Amérique Septentrionale.

M'asseoir au trône des Sultans
 Pour y prêcher la tolérance ,
 Boire des vins rouges et blancs ,
 Et faire fleurir les talens
 Dans le pays de l'ignorance.
 Il faut tout attendre du tems :
 Des rochers , des landes stériles
 Deviennent des vergers , des champs
 Couronnés de moissons utiles.

MAIS brisons-là : c'est trop parler
 De mes droits sur l'espèce entière ;
 O Nation qui m'es si chère ,
 Avec toi tâchons de régler
 Ma querelle particulière ,
 Pour ne la plus renouveler.

L'INDIFFÉRENCE décidée
 Que vous témoignez pour ma loi ,
 François, vient de la fausse idée
 Que vous avez prise de moi.
 Je ne suis point une marâtre ,
 Un censeur morne et plein d'humeur ,
 Un précepteur acariâtre ,
 Blâmant toujours avec aigreur
 Ce qu'en secret il idolâtre.

Pour interdire tous plaisirs ,
 Qui peut me croire assez sauvage ?

La Nature a fait les desirs ;
Les bien régler est mon partage.
Si j'en ai condamné l'excès ,
J'en ai toujours permis l'usage ,
Et c'est l'abus seul que je hais.
Je sais bien qu'à votre souffrance ,
Il faut mêler quelque douceur ;
François, il vous faut une erreur :
J'y consens , j'ai de l'indulgence ;
Que l'Amour ait la préférence.
Mais pour concilier nos droits ,
Avant de lui céder ma place ,
Faites-moi seulement la 'grace
De me consulter sur le choix.

T A B L E.

<i>Notice historique sur la Vie et les Ouvrages de M. de Bonnard</i>	page 1
<i>Poésies de M. de Bonnard</i>	27
<i>Épître à M. le Chevalier de Boufflers</i>	ibid.
<i>Réponse de M. le Chevalier de Boufflers</i>	29
<i>A M. le Marquis de***, la veille de son départ de Strasbourg, de la part de sa maitresse</i>	30
<i>Distique pour le Portrait de M. le Comte de Buffon</i>	ibid.
<i>A M. le Comte de B</i>	31
<i>A Madame P</i>	34
<i>Imitation de l'Ode IX^e du troisième livre d'Horace</i>	35
<i>A M. B*, en lui donnant du vin de Bourgogne</i>	36
<i>A M. du P... D... Capitaine d'Artillerie à l'Armée de Corse</i>	37
<i>Élégie</i>	39
<i>L'Amour et l'Amitié</i>	41
<i>A M. de r... qui avoit adressé des Vers à l'Auteur</i>	42
<i>A Madame u... en lui envoyant les cœurs</i>	

<i>du Chevalier de Boufflers.....</i>	43
<i>A M. de P..... Abbé de F. qui avoit écrit</i>	
<i>à l'Auteur pour sa Fête.....</i>	44
<i>Le Voyageur.....</i>	45
<i>Moralité.....</i>	46
<i>A Mademoiselle de Fl..... qui prétendoit</i>	
<i>qu'il n'existoit pas d'amans constans.....</i>	47
<i>Couplet pour une jeune personne.....</i>	48
<i>Epitre à Madame la Comtesse de**.....</i>	49
<i>A une Madelaine.....</i>	54
<i>Romance.....</i>	55
<i>La Naissance de l'Amitié.....</i>	57
<i>Portrait.....</i>	58
<i>A Madame D.....</i>	59
<i>Sonetto.....</i>	62
<i>Imitation libre du Sonnet Italien Elégie.....</i>	63
<i>A un nouveau Major.....</i>	65
<i>Vers envoyés à Madame la Marquise de la</i>	
<i>T. D. M. , sous le nom du Père Jacques,</i>	
<i>Gardien des Capucins de Grenoble.....</i>	68
<i>A M. l'Abbé T.....</i>	69
<i>A M. Guéneau de Montbeillard.....</i>	73
<i>A Madame B.... le jour de Saint-Ant^{me}...</i>	74
<i>Epitre à Zéphirine.....</i>	75
<i>A Madame d'Aut** en lui donnant une</i>	
<i>Lampe de nuit le jour de sa fé.....</i>	81

<i>Quatrain mis au bas du Portrait de Madame la Comtesse de la Porte.....</i>	82
<i>Autre Quatrain mis au bas du Portrait de la même.....</i>	ibid.
<i>A M. le Prince de Tonnai-Charente, qui venoit de quitter Strasbourg.....</i>	83
<i>A Madame de Mal*. Femme d'un Officier du Régiment Dauphin, habillée en homme, avec l'uniforme du Régiment Dauphin.....</i>	85
<i>En donnant un serin.....</i>	86
<i>L'Hymen et l'Amour. A Mademoiselle de Grosbois sur son mariage avec M. Terrai de Rosières.....</i>	87
<i>Les Baisers. Dialogue.....</i>	90
<i>A M. de.....</i>	91
<i>Vers faits et écrits à la grande Chartreuse sur le livre des Voyageurs.....</i>	94
<i>Autres Vers faits à la grande Chartreuse....</i>	ibid.
<i>Billet du matin.....</i>	95
<i>Vers mis sur le tombeau du Chevalier Bayard..</i>	96
<i>A Madame la Marquise de C.....</i>	97
<i>A M. de la Chaize.....</i>	100
<i>Ode, ou Chanson, faite dans un dîner où étoient quatre jolies femmes et plusieurs Professeurs de Strasbourg.....</i>	101
<i>Vers de M. Bertin à M. de Bonnard.....</i>	102

<i>Réponse de M. de Bonnard.....</i>	103
<i>A une jolie femme, en lui envoyant l'Art d'aimer.....</i>	104
<i>Epitre à mon Ami revenant de l'Armée.....</i>	105
<i>A Madame de Saint M.... en lui renvoyant le livre intitulé : les Graces.....</i>	113
<i>Vers au nom d'une Mère, à son fils, pour le nouvel an, en lui faisant présent d'ouvrages de tapisserie faits par sa sœur.....</i>	114
<i>A la Raison.....</i>	115
<i>Sur un Sonnet, que l'auteur avoit fait en société, et qu'un fat s'attribuoit.....</i>	117
<i>A Madame la Marquise D.....</i>	118
<i>A M. le Marquis de Mortemart.....</i>	119
<i>Vers au nom d'une Demoiselle qui donnoit à son amant un tableau qu'elle avoit peint pour lui.....</i>	120
<i>A M. le Duc de Mortemart, sur son Mariage avec Mademoiselle d'Harcourt de Lillebonne.....</i>	121
<i>A M. de la Marche, Premier Président Honoraire du Parlement de Bourgogne, le jour qu'il eut 70 ans.....</i>	125
<i>Vers de M. le Vicomte de Narbonne, à Madame de N.....</i>	127
<i>A M. le Vicomte de Narbonne.....</i>	128
<i>A M. le Marquis de Mortemart, en lui</i>	

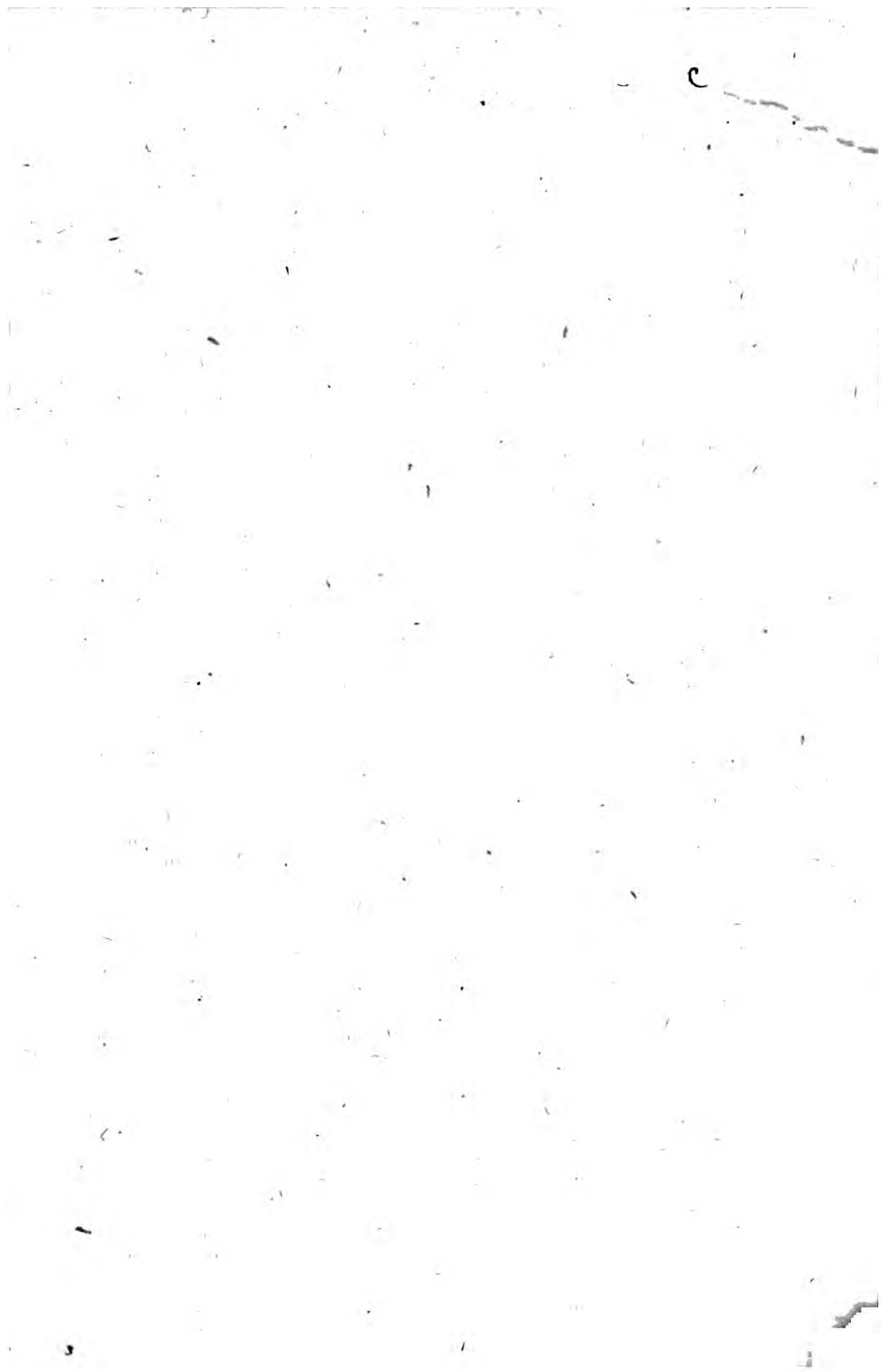
<i>adressant l'Épître sur le mariage de son frère.....</i>	129
<i>Sur un Porte-Feuille.....</i>	130
<i>A Mademoiselle F..... en lui envoyant un petit amour habillé en Hussard.....</i>	131
<i>Mon Patron.....</i>	132
<i>A M. de C.....</i>	133
<i>A M. le Comte de***.....</i>	136
<i>A M. de Guibert.....</i>	137
<i>A une jolie femme, en lui envoyant les vers suivans.....</i>	140
<i>Sixain.....</i>	ibid.
<i>A Madame B.....</i>	141
<i>Comme j'aimois.....</i>	143
<i>Celle qui fut belle.....</i>	145
<i>A Madame *** , après son départ.....</i>	146
<i>Sur la Réconciliation de M. Guéneau de Montbeillard et de M. Potot de Montbeillard.....</i>	147
<i>Réponse à Mademoiselle de Cl**, qui m'avoit écrit une jolie lettre en remerciement de vers que je n'avois point faits.....</i>	149
<i>Salutation à une jolie Dévote.....</i>	150
<i>A M. Cl.....</i>	151
<i>A Madame la Comtesse de B**.....</i>	152
<i>A M. B***.....</i>	153
<i>A M. François de Neufchateau, qui m'avoit</i>	

<i>envoyé son Epitre à M. de Voltaire sur le mois d'Auguste.....</i>	155
<i>In-promptu fait à Versailles en voyant dans les appartemens le magasin des porcelaines de Sèves.....</i>	157
<i>Epigramme.....</i>	158
<i>Triolet.....</i>	ibid.
<i>A M. le Duc de Mortemart, qui venoit d'obtenir le Régiment de Lorraine.....</i>	159
<i>Quatrain au sujet de l'Essai sur les femmes de M. Thomas.....</i>	160
<i>A Glycère.....</i>	161
<i>Vers de M. Guéneau de Montbeillard à M. de Bonnard.....</i>	163
<i>Réponse à M. Guéneau de Montbeillard.....</i>	164
<i>A un Ami en lui envoyant le roman intitulé : l'École de l'Amitié.....</i>	165
<i>A Madame la Comtesse de Genlis, le lendemain du spectacle du Jardin de l'Amitié, où ses pièces furent jouées par ses deux fils, le 17 Mars 1779.....</i>	166
<i>Vers faits à l'occasion de ceux de M. le Vicomte de Narb... à Madame de N.....</i>	167
<i>A trois Sœurs.....</i>	168
<i>A M. Dorat.....</i>	169
<i>Réponse de M. Dorat.....</i>	171

A Mad.*** qui avait adressé à l'auteur de jolis vers anonymes sur lesquels elle avait demandé le secret.....	178.
A Mad. d'Artus, en lui envoyant le recueil intitulé: Les Graces.....	176.
Mes vœux au commencement de l'année.....	177.
A M. le Marquis de P.....	179.
A Mad. la Duchesse de Mortemart, qui venait d'accoucher d'une troisième fille.....	182.
A Mad. B**.....	183.
Vers à Mad. la Vicomtesse de la Charce, de la part d'un jeune officier du Régiment de Beauce, en lui présentant un petit livre dessiné de sa main, où étaient renfermés les noms de tous les Officiers du Régiment.....	184.
Épître à M. le Marquis de Bercy.....	185.
A Mad. de..... dont Sainte Suzanne est la Patronne.....	190.
A M. le Comte de Cassini.....	191.
Hymne à l'Amour.....	193.
L'esprit qui plaît.....	194.
A Mad. la Marquise de P***.....	195.
A ma femme qui m'avait mandé que notre fils Bonbon m'envoyoit pour mon Bouquet des Lys et des Roses, et quelle y joignoit des baisers par dessus.....	201.
Imitation de Martial.....	203.
La Raison aux hommes.....	204.

FIN.

78790045



Argenees

18. 11. 76

40 Tcs.

..

